

Promotio Iustitiae

Martyrs pour la justice

De l'Amérique Latine

Juan Hernández Pico, sj
Aloir Pacini, sj

De l'Afrique

David Harold-Barry, sj
Jean Baptiste Ganza, sj

De l'Asie-du Sud

William Robins, sj
M.K. Jose, sj

De l'Asie Pacifique

Juzito Rebelo, sj



Editeur: Patxi Álvarez, sj

Coordinatrice de Rédaction: Concetta Negri

Promotio Iustitiae, publié par le Secrétariat pour la Justice Sociale et l'Écologie de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome, paraît en français, anglais, espagnol et italien, est disponible sur Internet à l'adresse suivante: www.sjweb.info/sjs/.

Si une idée vous a frappé dans ce numéro, n'hésitez pas à nous adresser brièvement votre réaction. Pour envoyer une lettre à *Promotio Iustitiae* à publier dans un prochain numéro, veuillez utiliser le numéro de fax ou l'adresse électronique indiquée au dos de la publication.

La reproduction d'articles est encouragée; merci de citer *Promotio Iustitiae* comme source, ainsi que notre adresse et de nous envoyer une copie de la reproduction.

Table des matières

Éditorial	4
Le legs des martyrs du Salvador.....	6
Juan Hernández Pico, sj	
Avec le martyr, l'espérance des autochtones renaît dans le Mato Grosso	10
Aloir Pacini, sj	
Les sept martyrs jésuites du Zimbabwe.....	14
David Harold-Barry, sj	
Trois grains posés en terre Rwandaise	19
Jean Baptiste Ganza, sj	
« Unrefuge pour les sans-abri »: Le Père Thomas E. Gafney, sj... 22	
William Robins, sj	
Le Père A.T. Thomas, sj, 1951-1997	24
M.K. Jose, sj	
Pour la liberté et deux jésuites dans le <i>Setembro Negro</i>	28
Juzito Rebelo, sj	
Liste des jésuites tués violemment	31



Éditorial

Patxi Álvarez, sj

« Tous les efforts pour promouvoir la justice nous coûtera quelque chose. Notre empressement joyeux à payer ce prix rendra notre proclamation de l'Évangile plus signifiante et son acceptation plus facile. »

(CG32, D.4, no.46)

Il y a un peu plus de 25 ans, le 16 novembre 1989, six jésuites ont été assassinés à l'université d'Amérique centrale (Universidad Centroamericana – UCA) au El Salvador ; de même que la femme qui travaillait pour leur communauté et sa jeune fille. Ils ont été exécutés pendant la nuit avec des balles dans la tête parce que c'est la force de leur raisonnement et leurs idées qui faisaient d'eux les promoteurs de la paix et les défenseurs des marginaux et des opprimés. Parmi eux, Ignacio Ellacuría se démarquait, lui qui était recteur de l'université au moment de son assassinat. Il avait mis tout le prestige et la capacité intellectuelle de son institution au service de la justice et de la protection des plus pauvres parmi les pauvres. «

Ces meurtres sauvages ont eu un impact immense pour l'ensemble de la Compagnie ainsi que dans de vastes secteurs de l'Église. Avec les années qui ont passé, ces martyrs sont devenus le symbole de notre engagement envers la justice.

Toutefois, ceux-ci n'ont pas été les seuls martyrs. Depuis 1975, lorsque la Compagnie de Jésus a proclamé son désir de travailler au nom de la justice, les jésuites savaient qu'ils paieraient le prix pour leur engagement. La congrégation générale 32 avait donné un avertissement et le Père Arrupe n'a jamais manqué de nous le rappeler : confronter les structures qui oppriment les pauvres va inévitablement soulever la violence des oppresseurs, parce qu'ils sentiront que leurs privilèges sont menacés. Ces compagnons se sont rendus compte que choisir les plus petits et les derniers signifiait partager leur sort. Depuis 1974 une cinquantaine de jésuites sont mort violemment, beaucoup d'entre eux parce qu'ils s'étaient engagés à vivre et à travailler avec les marginaux et à les protéger. Le nombre de collaborateurs laïques qui ont été abattus est encore plus grand. Et encore plus nombreux sont les jésuites qui ont été menacés de mort et qui ont dû vivre dans l'appréhension et la peur constante. Au moment où j'écris ses lignes deux de nos compagnons sont encore captifs de leurs ravisseurs. En fait, la réalité est encore plus triste puisque nous ignorons tout de leur sort.

Tous ces compagnons ont donné leurs vies généreusement, ne retenant rien pour eux-mêmes. Ils se sont donnés sans réserve. Nul doute qu'ils ont été inspirés par l'exemple de Jésus, à qui ils avaient souvent exprimé leur désir de le suivre en se libérant de tous attachements. De plus, ils comprenaient comment leurs efforts contribueraient à apporter une vie nouvelle aux populations pour lesquelles ils luttait.

Un des résultats des événements tragiques au El Salvador est que l'université avait perdu une grande partie de sa présence jésuite. La Province d'Amérique centrale n'était pas en mesure de remplacer ces hommes. Elle avait besoin de personnes possédant une préparation similaire, mais il n'y en avait pas de disponibles. Le Père Kolvenbach a alors demandé des jésuites provenant de d'autres provinces de se porter volontaires pour continuer le travail des martyrs. Un grand nombre de jésuites ont répondu à l'appel.

Le don de sa vie produit beaucoup de fruits. Nos martyrs ont transformé la Compagnie, la plongeant dans un processus de conversion dans lequel nous nous trouvons toujours. Ils nous ont rapproché des pauvres et nous ont convaincu du besoin de donner notre vie pour eux. Ils nous font prendre conscience avec reconnaissance que dans la simplicité de la vie des pauvres, nous avons été profondément touchés par la grâce de Dieu.

Ce numéro de *Promotio Iustitiae* rend hommage à tous ces compagnons qui sont allés jusqu'au bout du don de soi. Nous n'avons rassemblé qu'un certain numéro de récits provenant de différents pays où des jésuites ont été tués : Rwanda, Zimbabwe, Brésil, Inde, Timor oriental et El Salvador. Pour des raisons d'espace, nous n'avons collectionné beaucoup d'autres récits comme nous l'aurions souhaité. Ceux qui apparaissent ici veulent représenter l'ensemble de cette grande cohorte de martyrs. Ces histoires sont racontées par des jésuites qui ont personnellement connu les hommes qui sont tombés. Celles-ci sont profondément émouvantes par la souffrance qu'elles rappellent, par la solidarité qu'elles expriment et parce qu'elles nous appellent à nous consacrer totalement aux pauvres tout comme ces martyrs l'ont fait. À la fin de ce numéro nous offrons quelques informations à propos de tous les jésuites qui ont été tués depuis la proclamation du décret 4 de la CG 32. Par leurs vies et par leurs morts, ils ont conféré une nouvelle signification à la proclamation de l'Évangile et celles-ci nous ont inspiré un plus grand désir d'un Royaume où la justice et la dignité sont garanties pour tous.

Le Père Arrupe a dit un jour : « Pour que l'Église soit un témoin crédible de sa mission divine, elle doit aussi être un témoin crédible au milieu des hommes et des femmes... Cela ne peut être accompli par un raisonnement abstrait ou par une répétition de principes généraux. Nous devons mettre en action l'enseignement de l'Église sur la justice par le témoignage que nous portons, et cela doit être un témoignage convaincant. » Les martyrs ont rendu crédibles notre volonté de lutter pour la justice et ils nous ont sommés de les suivre et de leur emboîter le pas.

*Original Espagnol
Traduction Christine Gauthier*



Le legs des martyrs du Salvador

Juan Hernández Pico, sj

Universidad Centroamericana de El Salvador (UCA)

Le 16 novembre 1989, il y a de cela 25 ans, j'étais à Managua, Nicaragua. J'étais directeur du Centre de recherche et d'action sociale (CIAS) de la Compagnie de Jésus en Amérique centrale. Je vivais dans une communauté installée dans un quartier de classe moyenne (Bosques de Altamira). Xavier Gorostiaga (†), Fernando Cardenal, Luis Medrano (†), Peter Marchetti, Alejandro Rechnitz, Arnaldo Zenteno, Roberto Currie, José Mulligan et sans doute d'autres personnes vivaient dans cette communauté. Le clarétain Teófilo Cabestrero était également reçu par cette communauté. C'est avec lui que j'étais en train de déjeuner, lorsque surgit soudain – la porte était ouverte en raison de la chaleur – un voisin qui criait : « Ils ont assassiné Ignacio Ellacuria, Segundo Montes, Nacho Martin Baro, Amando Lopez, Juan Ramon Moreno, Joaquin Lopez y Lopez et Jon de Cortina. » Il tenait un transistor et son visage était livide. Il avait été jésuite jusqu'au magistère. Bien évidemment, Jon de Cortina n'avait pas été assassiné ; c'était une erreur suspecte commise par les stations de radio salvadoriennes. Et l'on ne disait rien encore de Julia Elba y Celina.

Le gouvernement du Salvador, dont le président était Alfredo Cristiani, tenta de présenter les assassinats comme s'ils avaient été perpétrés par des guérilleros qui durant ces journées menaient une offensive contre la capitale du pays. Mais, rapidement la vérité barbare éclata au grand jour : les assassins étaient des membres du bataillon Atlacatl, une force d'élite des Forces armées salvadoriennes. Et il y a huit jours, lorsque je me préparais pour l'Eucharistie dans la paroisse de El Carmen à Santa Tecla, un avocat, qui était alors un assistant fiscal, me confia que ses supérieurs lui avaient demandé qu'il décrive ce qui s'était passé comme une action des guérilleros. Il demeurait cependant convaincu à l'examen des faits que tout avait été orchestré par la FAES. En effet, la radio de la FAES¹ avait proclamé durant les jours précédents que les jésuites de l'UCA étaient le cerveau de la guérilla et qu'il fallait les tuer.

Le P. Général de la Compagnie de Jésus, Peter Hans Kolvenbach, nous rendit visite au Salvador après Noël, pour nous consoler, dénoncer publiquement ce crime et manifester sa solidarité envers ses compagnons. Il eut un entretien avec le Président Cristiani, mais n'en divulgua pas le contenu. Quelques semaines plus tard, le Gouvernement reconnut que les auteurs des assassinats étaient des membres de la FAES. Finalement, le Colonel directeur de l'école militaire, qui avait donné l'ordre fut reconnu coupable et condamné à 20 ans de prison, tout comme les officiers subalternes. Les chefs et les soldats, qui commirent les assassinats furent acquittés, sur la base du principe militaire non éthique de l'obéissance due aux ordres supérieurs. Une des conclusions du Rapport de la Commission de la vérité intitulée « De la folie à l'espérance », fut que l'ordre d'assassiner les jésuites et tout témoin indésirable, émanait

¹ Le Forces Armées du El Salvador.

du sommet de la FAES, à commencer par le ministère de la Défense, le chef de l'État major de l'armée et plusieurs généraux et colonels, chefs des Forces armées et de plusieurs quartiers généraux de la capitale du pays. Mais quelques jours après la publication du rapport, l'Assemblée nationale vota en urgence une loi d'amnistie, qui s'appliquait aussi aux membres du gouvernement législatif responsable de la loi, mesure absolument inconstitutionnelle. Il en résulta donc que le colonel et les officiers précédemment condamnés par la justice furent libérés. Cependant, les militaires mentionnés dans le Rapport de la Vérité sont convoqués par de hauts tribunaux espagnols comme étant responsables de l'assassinat des jésuites. La Cour suprême du Salvador a déjà rejeté une demande d'extradition.

Il est clair que le sang des martyrs de l'UCA, que leur horrible assassinat, a été un des facteurs importants qui ont contribué à accélérer les négociations de paix au Salvador entre les forces opposées dans la guerre. L'indignation pratiquement universelle porta l'ONU à exercer une forte pression sur les gouvernements du Salvador et des États-Unis, le premier comme acteur principal et le second comme source d'aide financière et d'armements, afin qu'ils prennent au sérieux les négociations de paix et qu'ils arrivent à un accord juste et raisonnable. En effet, Ignacio Ellacuria pensait déjà en 1989 que sa position en faveur d'une solution négociée pour le conflit déplaisait profondément à la FAES dont les dirigeants désiraient coûte que coûte une victoire militaire sur les guérillas. Et pour cela « tout est possible ». Deux ans après l'assassinat, les parties du conflit, grâce à la médiation de Boutros Boutros-Gali, Secrétaire général de l'ONU, signaient les accords de paix de Chapultepec, Mexique. Et en janvier 1992, les commandants guérilleros entrèrent au Salvador comme représentants de ce qui allait devenir un nouveau parti politique avec la même appellation que le mouvement de guérilla (*Frente Farabundo Martí para la Liberación Nacional* – FMLN). En 1994, ils se présentèrent aux élections nationales et en 2009, ils les remportèrent, chassant du gouvernement l'ARENA (*Alianza Republicana Nacionalista*). En 2014, ils ont de nouveau remporté la victoire aux élections, bien qu'avec une marge étroite de quelques milliers de votes, et ils ont élu comme président de leur pays un de leurs anciens commandants guérilleros, le professeur Salvador Sanchez Ceren.

Parmi les assassinés martyrs se détache Ignacio Ellacuria, recteur d'UCA depuis 1979, dix ans avant son assassinat. J'ai toujours pensé que la vertu permanente qu'Ignacio Ellacuria nous a léguée se retrouve dans cette espèce d'héritage ou de testament qu'a constitué sa dernière conférence publique à la Mairie de Barcelone, lorsqu'ils lui remirent, dix jours avant sa mort, le prix Alfonso Carlos Comin à l'UCA. Dans cette conférence, Ellacu² suggérait de travailler à l'université pour créer une civilisation du travail opposée à la civilisation du capital, et une civilisation de la pauvreté opposée à la civilisation de la richesse, afin d'invertir le cours de l'histoire.

Ces polarités comprennent le mot 'opposé' qui a une importance particulière. Les oppositions ont été nombreuses, même au sein de la Compagnie, par exemple lors de la CG 34 (lorsque nous avons envoyé un postulat sur ce thème, demandant à la Compagnie de nous engager dans des processus conduisant à ces buts), contre ces formulations d'Ignace. Fondamentalement, nombreux étaient ceux qui pensaient qu'il était peu motivant de fixer comme objectif une civilisation « de la pauvreté ». C'est ici que le mot « opposée » acquiert une valeur cruciale. Il serait absurde de fixer cet objectif si l'on vivait aux premiers jours de la création. Mais, nous vivons dans une civilisation de richesse exclusive qui étiquette la pauvreté des pauvres en la qualifiant « d'excédentaire », marginale, et dont on peut se dispenser. La civilisation de la pauvreté opposée à la civilisation de la richesse énonce de façon

² C'est ainsi que les compagnons d'Ellacuria le nommaient.

différente l'option pour les pauvres, mais Ellacu insiste également sur la dialectique de la pauvreté et de la richesse. Comme l'indique très bien la polémique de Puebla autour de l'option pour les pauvres « préférentielle et non exclusive », on confond l'appel aux riches, aux personnes possédant des richesses, que le Seigneur n'a jamais exclues, avec le dynamisme des structures de richesse qui excluent socialement les pauvres. Pour cela, parler d'une civilisation de la pauvreté signifie nier dialectiquement et tenter de dépasser la civilisation de la richesse qui si elle désirait réellement devenir fraternelle, et s'universaliser, détruirait la planète où nous vivons. Car on ne peut vivre avec le style de vie de la civilisation de la richesse en y incorporant 1,2 milliard de Chinois, 1 milliard d'Indiens, plus d'1 milliard d'Africains, plus de 500 millions de Latino-Américains. Les 300 millions d'habitants des États-Unis ne pourraient non plus atteindre les niveaux de richesse d'un pour cent de leur population la plus riche et de 20 % de celle-ci sans détruire leur propre environnement. Comme dirait Kant, ce qui ne peut devenir universel n'est pas éthiquement bon ou précieux. Telle est l'approche d'Ellacuria. Se scandaliser de fixer comme objectif « la civilisation de la pauvreté », c'est-à-dire une vie digne pour la majorité de l'humanité, occulte hypocritement le fait que la civilisation de la richesse est une civilisation de minorités qui excluent les majorités et qui les condamnent aux marges misérables de l'histoire, au mépris, à la discrimination et à l'ostracisme. C'est pour cela que la devise du 15e anniversaire des assassinés martyrs était « Inverser l'histoire à partir des victimes ».

Le bref discours d'Ellacuria qui s'intitule *Le défi des majorités populaires* apparaît comme dernier document (pp. 297-306) dans le livre publié en 1999 par l'UCA (Ignacio Ellacuria, Estudios Universitarios). Il s'agit d'une étude 'universitaire', car cette conférence fut prononcée à l'occasion de la réception d'un prix à l'UCA, mais également en raison du fait qu'Ellacu désirait que l'UCA contribue 'à travers l'université' à la réalisation de cette tâche. La conférence a eu lieu le 6 novembre. Déjà tous les pays de l'Est « réellement socialiste » se désagrégeaient et s'écroulaient. Les frontières étaient devenues perméables : on passait de la Hongrie à l'Autriche, de l'Allemagne de l'Est à l'Allemagne fédérale et à la Tchécoslovaquie. Et tous les autres pays (la Russie incluse) étaient en ébullition. Ellacu n'avait pas vu ce qui se passait avec la même clairvoyance. Il parlait de « créer des modèles économiques, politiques, culturels qui rendent possible une civilisation du travail pouvant remplacer une civilisation du capital ». Et il ajoutait : « Ceci apparaît clairement chez les états socialistes qui vivent une crise profonde de reconversion, et que seule une myopie historique déplorable pourrait interpréter comme un simple passage du capitalisme d'État... à un capitalisme privé de classe ». Malheureusement, petit à petit c'est ce qui se passa, à la suite de quoi le 9 novembre le Mur de Berlin s'écroula, et deux ans plus tard, en décembre 1991, ce fut au tour de l'URSS de s'effondrer et de se diviser. Mais, cette intuition formulée en termes d'opposition structurelle socio-historique est importante. Une intuition qui aujourd'hui, face à la mondialisation dominée par les multinationales du capitalisme, plus dur que la « sauvagerie » des débuts, et garanti par une unique superpuissance militaire, s'efforce de survivre en soutenant qu'un 'autre monde est possible'. La *Revista Latinoamericana de Teología*, qu'il a fondé avec Jon Sobrino en 1984 et qui a déjà 91 numéros à son actif (3 par an) a publié un de ses grands articles, un des derniers, *Utopía y profetismo desde América Latina*, où il approfondit également le concept de civilisation de la pauvreté dialectiquement opposée à la civilisation de la richesse.

Mais Ignacio ne fut pas l'unique martyr. Il y eut également Segundo Montes, docteur en anthropologie culturelle, sensible aux migrants, aux réfugiés et à la défense des droits de l'homme ; on retrouve sa trace également à l'UCA dans la tradition de travaux et d'études sur les migrants et à l'Instituto de Derechos Humanos (IDHUCA) qu'il a fondé. Ignacio Martin Barò, docteur en psychologie sociale, qui a contribué à déceler les traces de la guerre dans la

psychologie sociale de nos pays ; ses œuvres sont sans doute celles qui ont été les plus rééditées en Amérique latine et son école vit encore dans d'innombrables publications ainsi qu'à l'occasion de nombreuses conférences de portée continentale ; l'UCA conserve son habitude d'utiliser des enquêtes d'opinion publique en tant qu'instrument d'analyse à travers l'Instituto Universitario de Opinion Publica (IUDOP). Amando Lopez, docteur en théologie, qui avait été le recteur de l'UCA de Managua à l'époque du sandinisme et qui fut purgé par la hiérarchie néo-conservatrice (Javier, actuellement Cardinal, Lozano, lui fut opposé en tant que visiteur apostolique de l'Université), et qui était toujours l'homme qui dans un groupe écoutait avec affection et une patience infatigable, les personnes quelle que soit leur provenance. Juan Ramon Moreno, professeur de morale et expert en spiritualité, homme de confiance de nombreux religieux et religieuses ; il créa la Bibliothèque de théologie du centre Monseñor Romero qui porte aujourd'hui son nom ; il créa et maintint la revue de théologie spirituelle *Diakonia*, qui est toujours publiée à un rythme trimestriel. Et Lolo (Joaquin Lopez y Lopez) qui provenait d'une famille aristocratique de producteurs de café au Salvador, devint après avoir été le premier secrétaire général de l'UCA, le fondateur au Salvador de Fe y Alegria qu'il dirigea pendant de nombreuses années. Ces hommes étaient non seulement des intellectuels, parfois brillants, mais constituaient aussi un groupe d'hommes sensibles qui toute leur vie durant ne perdirent de vue ni Dieu, ni tous les chemins qui y mènent au sein de la Compagnie de Jésus et de l'université. La vie au Salvador, voulut que deux femmes pauvres, Julia Elba y Celina, mère et fille, partagent leur mort pour le peuple, lorsqu'elles acceptèrent paradoxalement la protection qu'ils leurs offrirent cette nuit-là chez eux, car il leur semblait qu'il était trop tard pour s'aventurer jusqu'à leur foyer au moment du couvre-feu.

Le P. Miguel Francesco Estrada, S.J. qui succéda à Ignacio Ellacuria et qui le remplaça en tant que Recteur de l'UCA, exprima rapidement et clairement quelle était la position de l'UCA et de la Compagnie de Jésus sur ce crime. Ce que l'UCA et la Compagnie désirent « c'est la vérité, la justice et le pardon ». Ce fut la position adoptée par plusieurs recteurs et provinciaux ultérieurs. La vérité fut reconnue, comme nous l'avons déjà dit, dans le Rapport de la Commission de la vérité, nommée par le Secrétaire général de l'ONU. La justice commença à être appliquée lors du jugement que nous avons mentionné, mais sa portée fut limitée dès le début et encore plus sérieusement par la Loi d'amnistie en 1991. Contre celle-ci, plusieurs recours ont été déposés à la Chambre constitutionnelle de la Cour suprême de justice, sur lesquels rien n'a été statué. L'UCA et la Compagnie de Jésus accordent toujours leur pardon, mais continuent à exiger que la vérité soit reconnue et que le procès soit intenté. Personne n'empêche à l'UCA et à la Compagnie de Jésus de solliciter une amnistie au cas où le procès se conclurait par une condamnation des responsables. En attendant, il est très important de continuer à lutter pour surmonter au Salvador les obstacles qui gênent la réconciliation, et qui sont créés par les inégalités importantes qui séparent une minorité de la grande majorité du peuple. L'inhumanité de ces préjudices a de nombreuses facettes, et constitue l'injustice fondamentale contre laquelle il faut continuer à lutter avec la foi qu'exige ce combat. En sachant que chrétiennement la réconciliation se base sur l'acceptation honnête de cette réconciliation prônée par Dieu qui réconcilia le monde à travers le Christ et qui est le message évangélique qu'il nous a confié.

*Original espagnol
Traduction Elizabeth Frolet*



Avec le martyr, l'espérance des autochtones renaît dans le Mato Grosso

Aloir Pacini, sj

Cuiabá, Brasil

*Vies pour la VIE, vies pour le Règne
Toutes nos vies, comme ses vies
Comme sa vie à Lui, le martyr Jésus*

Chanson du pèlerinage des martyrs du chemin

Au Brésil une dictature militaire a suivi le coup d'État de 1964. Dans le domaine ecclésiastique, le Concile Vatican II (1962-1965) et la II^e Conférence épiscopale d'Amérique latine – CELAM (Medellín, 1968)¹ donnèrent des espérances à l'action de l'Église au service du Règne de Dieu et poussèrent les missionnaires jésuites de Utarti à découvrir « avec joie et respect » les semences du Verbe parmi les peuples indigènes. Ils annoncèrent l'Évangile plutôt à travers le témoignage qu'à travers les paroles. C'était une nouvelle tâche ! Abandonner l'endoctrinement pour commencer à dévoiler, à cultiver et à donner de la force aux paroles de Dieu parmi les peuples autochtones avec qui ils partageaient leur vie.

João Bosco Burnier, est né à Juiz de Fora (Minas Gerais) le 11 juin 1917 et le 7 avril 1928 il quitta ses parents et ses sept frères pour devenir prêtre dans le diocèse de Rio de Janeiro. Lorsqu'il étudiait à Rome, il décida de devenir jésuite. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1936, et fut ordonné prêtre à Rome le 27 juillet 1946. En 1948 il servit comme secrétaire du Père général de la Compagnie de Jésus pour l'Assistance de l'Amérique latine. Après les bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki, il demanda de devenir missionnaire au Japon. Il fut cependant destiné à devenir supérieur de la Résidence dédiée à José de Anchieta en Espiritu Santo et entre 1954-1958 il fut Provincial de la Vice-Province Goiano-Mineia. Il eut d'importantes charges dans le domaine de la formation : il fut le maître de novices et directeur spirituel des jeunes de 1959 à 1965.

Le P. Burnier arriva au Mato Grosso en 1967, à la prélature de Diamantino pour travailler avec les paysans et les Indiens jusqu'à sa mort. Il fut d'abord envoyé chez les Indiens Bakairi, dans la mission d'Anchieta. Ce moment de grâce qui entraînerait des changements dans la façon de travailler avec les populations autochtones était en ébullition lorsque Burnier arriva dans la mission jésuite dont le siège se trouvait à Diamantino. Le climat de l'Église persécutée en Amérique latine et les réunions chaleureuses entre les missionnaires firent changer la façon

¹ Elle fut suivie en 1974 de l'exhortation apostolique de Paul VI *Evangelii Nuntiandi* qui a abouti à Puebla (1978).

dont il concevait la mission. Il dut apprendre à participer aux discussions sur un pied d'égalité et à reconnaître ses erreurs en se laissant provoquer. Durant les réunions tendues ou dans des situations sans solution immédiate, il disait : « Il faut rester calme ! »

En 1968, les jésuites fermèrent l'internat de Utiariti qui accueillait des enfants de huit ethnies différentes en raison du processus de déracinement que vivaient les étudiants. Les missionnaires allèrent habiter dans les villages avec les autochtones, conformément à la proposition d'enculturation et en offrant un témoignage de vie évangélique.

Les amples perspectives qui apparurent avec les orientations de l'Église et de la Compagnie de Jésus aidèrent à créer l'Opération Anchieta qui rassemblait les missionnaires, les laïcs ainsi que le Conseil autochtone missionnaire (Consejo Indigenista Misionero), organe de la conférence nationale des évêques du Brésil (CNBB) pour articuler les travaux de l'Église avec les autochtones. En juin 1975, la première Assemblée nationale du Conseil autochtone missionnaire fut célébrée, à Goiânia, en présence du P. Burnier. Les missionnaires jésuites influencèrent particulièrement la pastorale autochtone des diocèses du Mato Grosso, notamment Diamantino, Juina, Paranatinga et Caceres. En tant que membre de la coordination régionale du CIMI-MT, il voyagea pour confirmer la pastorale autochtone de la prélature de São Félix de Araguaia. João Bosco Burnier participa à une rencontre de la pastorale autochtone à Santa Terezinha. Il visita le village de Tapirapé, il planta un manguier à S. Felix et retourna avec D. Pedro Casaldaliga jusqu'à Ribeirão Bonito (aujourd'hui Ribeirão Cascalheira) pour participer à et célébrer la fête de Nuestra Señora de Aparecida.

Le moment ne se prêtait cependant pas à la fête. Un climat de terreur régnait. Lors d'une confrontation avec la police militaire, les « posseiros » réagirent à la vague de violence et tuèrent le chef Felix, connu dans la région pour ses gestes « arbitraires et même ses crimes ». Les policiers attribuèrent à Jovino Barbosa et à ses fils la mort du chef Felix. Comme les suspects avaient fui, les policiers pour retrouver ses traces, emmenèrent au commissariat la femme de Jovino, nommé Margarida et sa belle-fille et les torturèrent sauvagement en les giflant, en les brûlant avec des cigarettes et des aiguilles. Plusieurs policiers violèrent Santana, brûlèrent son champ, sa maison et tout le riz de son grenier.

Le P. João pria et chanta avec les personnes durant la procession de Nuestra Señora de Aparecida lors de la bénédiction de l'eau pour le baptême. On entendait de nombreux cris et des supplications dans le commissariat : « Ne me battez pas ! ». Après la procession Don Pedro et le P. Burnier se rendirent au commissariat pour intercéder en faveur des deux femmes : « impuissantes et sous la torture - une journée sans manger ni boire, à genoux, les bras ouverts, des aiguilles dans la gorge et sous les ongles - un châtiment inhumain » (Pedro Casaldaliga). Ils demandèrent la libération de ces femmes innocentes, mais les soldats les insultèrent et leur répondirent que la place du curé était dans la sacristie. Vu qu'il n'obtenait rien, le P. Burnier déclara qu'il irait à Cuiabá et qu'il y dénoncerait les abus commis. Lorsque le policier Ezy Ramalho Feitosa entendit ces mots il avança et le gifla, lui donna un coup de crosse de fusil sur le visage et un coup fatal au visage. Le témoignage de l'évêque sur cet incident est important :

« Je me présentais comme évêque de S. Felix et donnait un coup de main aux policiers. Le P. João Bosco se présenta également. Le dialogue dura peut-être trois ou cinq minutes. Nous étions sereins de notre côté, par contre les autres nous insultaient et nous menaçaient même de mort. Lorsque le P. Bosco dit aux policiers qu'il les dénoncerait à leurs supérieurs en raison des actes arbitraires qu'ils commettaient, le soldat Ezi Ramalho Feitosa sauta sur lui en le giflant très violemment. Je tentai inutilement de mettre fin au dialogue impossible : João Bosco, partons... aussitôt il le frappa de son revolver au visage et d'un second geste foudroyant et fatal il visa le crâne. »

Le Père tomba, blessé à mort, victime de la charité, sans réagir contre une telle violence. Don Pedro lui administra l'onction des malades, tandis que le P. Burnier priait en invoquant de nombreuses fois le nom de Jésus. Voyant que son heure était arrivée, mais toujours conscient, il dit à Don Pedro : « J'offre ma vie aux Indiens de ce village du sertão ». Il s'est souvenu de Nuestra Señora de Aparecida et prononça ses derniers mots : Don Pedro, nous avons accompli notre tâche ! » C'est ainsi que fut martyrisé le P. Burnier, en offrant sa vie aux femmes prises et torturées par les soldats du commissariat de Ribeirão Cascalheira². Le village fut épouvanté par cet événement. Les hommes sur place ne furent pas effrayés et rendirent visite au Père dans la clinique, mais les femmes continuèrent à prier à l'église et chez elles. Elles disaient : « Si cela avait été l'un de nous... ce serait normal, cela arrive tous les jours. Mais un père ! Ces policiers ont perdu la tête ! »

Sans avoir les moyens de s'occuper du Père qui agonisait, Don Pedro fit un appel radiophonique et les chefs de l'église locale cherchèrent un taxi aérien. Pour Don Pedro ce fut une « une voie sacrée » de salut sur les chemins de l'Amazonie, dans les terres des Indiens, des paysans, des employés des haciendas. Ils arrivèrent à Goiânia, mais le P. Burnier agonisait. Le P. João Bosco Burnier mourut comme Jésus Christ, en offrant sa vie et aujourd'hui, du ciel, il intercède pour notre libération. Les Indiens Bakairi nommaient Burnier *Saponaghi*, *Père bon et souriant*. Un pèlerinage régulièrement organisé à Diamantino, où il a été enterré, rappelle au peuple la mission des jésuites dans ces terres de la Prélature de Diamantino qui couvre tout le nord du Mato Grosso.

Hermano Vicente Cañas sj fut un autre martyr jésuite du Mato Grosso, qui reçut des Mÿkys le nom *Kiwxí* en 1977. Vicente Cañas, avec le P. Thomas Lisôa, établirent leurs premiers contacts pacifiques avec cette ethnie en 1973. Cañas fut martyrisé en avril 1987, probablement le 6, à l'âge de 48 ans. On retrouva des indices qui suggéraient qu'il avait été assassiné : des lunettes et des dents cassées, les lanières de ses sandales déchirées, l'estomac perforé, des lésions sur le crâne... Son corps fut retrouvé momifié par la nature le 16, quarante jours après son martyr.

Vicente Cañas est né en Espagne et se rendit au Brésil avec la ferme intention de devenir missionnaire parmi les autochtones. Pendant 5 ans, Cañas se consacra aux Parecis, au nord-est du Mato Grosso. En 1969, il reçut un baptême de feu lorsqu'il partit avec le P. Antônio Iasi présenter une pétition de la Fondation nationale des Autochtones (FUNAI) pour sauver environ 7 % des Tapayunas (Beißos de Pau) qui avaient des relations catastrophiques avec l'expansion dans la vallée du fleuve Arinos. La rédaction d'un rapport confié par la FUNAI fut un coup fatal, car elle provoqua une épidémie de grippe. Fr Cañas poursuivit ce travail jusqu'en avril 1970 et il permit au 40 Tapuyunas qu'il avait rencontrés de survivre. Cependant, l'État désirait distribuer aux grands propriétaires terriens les terres traditionnelles des Yapayunas et ils les transférèrent au Parc Indigène de Xingu, où ils se mélangèrent aux Kinsêdjés (Suyás).

Il eut avec le P. Thomas de Aquino Lisboa les premiers contacts pacifiques avec les Mykys, le 13 juin 1971 et avec les Enawenenawes en 1974, sans incident pour les Indiens. À la fin de 1975, il se consacra aux Enawenenawes, qui sont de la même famille que les Parecis (Aruak). Il devint l'un d'eux en partageant intensément leur vie et leurs expériences qui marquèrent

² Un détachement de police fut établi à Ribeirão Bonito, près de Ribeirão Cascalheira, en 1973, pour faire pression sur et intimider les agriculteurs pauvres qui étaient en conflit contre les propriétaires d'haciendas, et qui luttaient pour acquérir un morceau de terre. Les petits producteurs ruraux écrivirent au Président du Brésil, Ernesto Gaizel, en protestant contre le fait que la police servait uniquement les grands propriétaires, tandis qu'elle maltraitait et torturait les petits agriculteurs et les ouvriers. À cette époque, l'Église de Sao Felix do Araguaia avait une voix prophétique en la personne de Dom Pedro Casaldaliga qui était un défenseur écouté des Droits de l'Homme.

profondément sa vie. Il s'inséra dans ce nouveau monde en participant à leurs rituels, à la pêche, aux travaux des champs, aux collectes de miel, de fruits et de tubercules, en fabriquant des paniers en vannerie et d'autres objets produits par des artisans masculins... Il se consacra à l'apprentissage approfondi de la langue, moyen privilégié pour apprendre leur culture. Ses journaux montrent son attention pour les petites choses, il notait à quoi servait chaque chose dans l'habitat traditionnel Enawenenawe.

Ce jésuite eut une vie très enculturée avec les Enawenenawe pendant plus de 10 ans. Un don sans limites ! Le Fr. Cañas fut assassiné pour défendre la frontière du territoire national de ce peuple indigène face aux forces d'expansion de l'industrie agricole et des industries du bois. Kiwxi fit partie du groupe interministériel pour la délimitation des terres dont les Enawenenawe avaient besoin pour survivre en tant qu'ethnie différenciée au sein de la mosaïque multiculturelle et pluriethnique du Brésil.

Actuellement, les Enawenenawe subissent encore des agressions sur leurs terres et s'opposent à l'installation de petites centrales hydroélectriques dans les rivières de la région, qui empêchent la migration des poissons en amont et qui interfèrent directement avec leurs rituels traditionnels.³ Le fleuve Preto, affluent du Juruena, fait partie du territoire traditionnel des Enawenenawe, où ils s'installent pendant deux mois et construisent des digues pour la pêche, et qui doit être délimité, car la déforestation s'étend chaque année.

Don Pedro Casaldaliga, évêque émérite de São Félix do Araguaia, dit avec tendresse que Kiwxi est le martyr des causes amérindiennes, le martyr de la foi et de la justice ! Le F. Cañas réveille la responsabilité de chacun de nous vis-à-vis des réclamations encore en suspens des indigènes du Brésil, qui s'opposent à une base ruraliste. Sa mémoire ainsi que celle du P. Saponaghi est perpétuée avec intensité lors des pèlerinages au Sanctuaire des Mártires del Camino à Ribeirão Cascalheira, tous les cinq ans depuis 1976. Le sang versé sur ces terres du Mato Grosso réclame la justice. Ces souvenirs ont fécondé tous ceux d'entre nous qui travaillent avec les populations autochtones ainsi que ceux qui sont au service de la foi et de la promotion de la justice jusqu'à ce jour.

*Original portugais
Traduction de l'espagnol Elizabeth Frolet*

³ Les rituels de pêche collective sont très bien présentés dans la vidéo Yakwa: Banquete dos Espiritos, CTI



Les sept martyrs jésuites du Zimbabwe

David Harold-Barry, sj

Harare, Zimbabwe

Sept jésuites, deux frères et cinq prêtres ont péri au cours de cinq incidents différents pendant les dernières années de la longue guerre de libération du Zimbabwe, 1972-79. Trois d'entre eux étaient allemands, trois autres anglais et un Irlandais. Ils servaient tous dans des missions rurales, cibles faciles pour les guérillas qui interprétaient à leur façon les instructions générales qu'ils recevaient de leurs commandants éloignés. Les mouvements de libération n'ont jamais eu pour politique de viser des missions, mais il y avait toujours des guérillas avec des programmes personnels.

Le premier événement et le plus dramatique a eu lieu en février 1977, lorsqu'un groupe de guérillas est arrivé la nuit à St Paul, Musami, à 80 km à l'est de Harare. Ils ont aligné quatre jésuites et quatre sœurs dominicaines, tous Européens sur qui ils ont tiré pour tuer trois jésuites et toutes les sœurs dominicaines. Les supérieurs jésuites et dominicains, Patrick McNamara et Sr de Pace, partirent le lendemain en voiture en se consolant mutuellement, mais en prévoyant que « parmi les meilleurs d'entre nous certains vacilleront et nous risquons d'avoir à gérer des réactions qui ne devront pas être mal interprétées... Nombreux ceux qui auront peur - « À quand notre tour ? »

Bien que nous imaginions vaguement que nous risquions d'être pris dans la guerre, lorsque cela arriva réellement nous fûmes choqués. Les Anglais par exemple, savaient tout de leurs martyrs sous le règne d'Elizabeth I, mais cela se passait il y a quatre cents ans. À l'époque d'Elizabeth II, les attentes sont différentes. Nous étions convaincus que notre soutien des objectifs de la lutte pour la libération, et non de leurs méthodes, nous protégerait. Les supérieurs savaient qu'ils risquaient les vies de nos compagnons en les laissant dans des missions rurales quand ils auraient pu les mettre à l'abri dans les villes. Mais ils ont discerné que notre témoignage de l'Évangile nous appelait à prendre des risques. Les sept jésuites qui moururent auraient pu demander de s'en aller, ce qu'ils ne firent pas. Ils choisirent de 'rester', un mot qui devint le titre d'un petit livre que nous rédigeâmes ensemble pour commémorer leur sacrifice.

Dans toute l'Afrique, seuls le Zimbabwe et l'Algérie eurent des guerres d'indépendance aussi longues et âpres. Les colons européens qui sont arrivés au Zimbabwe en 1890 avaient l'intention d'y rester de façon permanente. Ils soutenaient que le pays n'avait jamais été une colonie comme l'étaient devenus les autres territoires. Durant les décennies qui suivirent, ils adoptèrent progressivement des mesures pour s'assurer que le progrès des Africains soit mesuré et qu'il ne compromettrait jamais le contrôle européen. Le ressentiment qui couvait chez les Africains explosa éventuellement dans les années 50 et vingt plus tard il s'est transformé en guerre.

À la différence de la situation au El Salvador dans les années 80, les jésuites au Zimbabwe se trouvaient des deux côtés du conflit : ils servaient les communautés européennes et africaines. La position 'officielle' des évêques et des communautés religieuses était de soutenir les objectifs de la lutte. Mais il y avait des voix dissidentes puissantes. Bien que le nombre d'Européens n'ait jamais dépassé plus de cinq pour cent de la population, leur influence était disproportionnellement forte même dans les cercles de l'église. Et les jésuites qui servaient parmi eux pouvaient être influencés par la propagande répandue par le *Rhodesian Herald* et la télévision rhodésienne. Par ailleurs, certains de nos jésuites qui servaient dans des zones rurales éloignées, et qui venaient de l'Allemagne de l'Est où ils avaient eu une expérience directe des actions du communisme se méfiaient de la propagande provenant de l'autre côté de la frontière au Mozambique.

Selon les paroles de Stephen Buckland, un jésuite né sur place, « à l'époque, la conscience jésuite a été envahie par une ambiguïté et une incertitude profondes... ». Et il a ajouté « les jésuites étaient apparemment incapables en tant que corps de produire une politique cohérente, même en ce qui concernait des questions pratiques comme savoir réagir à la présence des guérillas dans les missions, et encore moins d'affronter des questions théoriques sur l'attitude de l'église vis-à-vis des aspirations politiques des populations. » D'autre part, Fidelis Mukumori, un jésuite né sur place, utilisait une phrase généreuse et apaisante : « les jésuites avaient la politique cohérente de ne pas avoir de politique, car certains travaillaient parmi les noirs, et d'autres parmi les blancs. »

De nombreux autres religieux et d'innombrables laïcs perdirent la vie durant notre âpre guerre. La mort d'un si grand nombre de chrétiens – clergé, religieux et laïcs – ainsi que les activités dynamiques de la Commission catholique pour la justice et la paix, ont contribué à ce que l'église au sortir de la guerre soit bien respectée. Et en ce qui concerne les quatre incidents au cours desquels les jésuites ont péri, des monuments commémoratifs furent érigés. Chaque année, le 6 février, au temple de Musami, qui a été inauguré par le Vice-Président, a lieu une cérémonie de commémoration.

Et qui donc étaient ces sept hommes ? Ressemblaient-ils à Miguel Pros, jouant au chat et à la souris avec les révolutionnaires mexicains, ou à Edmund Campions qui, content de lui déclarait au gouvernement anglais que 'le prix est connu' ? Non, ils ne ressemblaient à aucun d'eux. Aucun d'eux ne brillait particulièrement, ou ne se distinguait par sa sainteté. En fait, deux d'entre eux n'étaient pas faciles à vivre.

Fr John Conway, l'Irlandais, dont la demande d'adhésion à la Société a été perdue et qui a dû la représenter l'année suivante, a été 'banni' par la communauté et transféré dans une maison spécialement construite – 'le château Conway' ! Il était sis en proximité de la maison jésuite de telle sorte que le bruit du flot constant d'enfants qui entraient et sortaient de sa pièce soit plus supportable. John adorait les enfants et avait l'habitude de leur raconter des histoires en leur enseignant le catéchisme. Il partageait son cœur chaleureux avec tout le monde.

Fr Christopher Shepherd-Smith (Sheppy) avait de si 'étranges' opinions que sa notice nécrologique le décrivait comme une personne 'avec qui il était impossible de vivre' ! Lorsque je compilais le livre mentionné ci-dessus, je demandais à celui qui avait émis ce jugement, Fr Mark Hackett, réchappé du massacre à Musami, car il était en congé, s'il était toujours de la même opinion vingt ans plus tard. Sa réponse était encore plus virulente : « il était absolument impossible à vivre ! » Je fais ces commentaires négatifs, car je sais que Sheppy et les autres étaient tous très appréciés et aimés par leurs compagnons. Sheppy avait grandi au Kenya dans un pensionnat où sa mère était directrice et il a virtuellement vécu dans un couvent de sœurs lorsqu'il était jeune enfant, en y entrant et en en sortant comme un chat de gouttière. Dès son

plus jeune âge, il manifesta une loyauté sans faille au pape qu'il ne trahit jamais. Ses frères plus critiques avaient parfois du mal à accepter sa rigidité. Mais, il a eu le dernier mot lorsque le Pape Paul fut personnellement informé de son nom et de sa mort et qu'il parla des martyrs de Musami, si ma mémoire ne me trahit pas, lors d'un Angélus du dimanche.

Fr Gerhard Pieper était un autre 'personnage', dont la chambre dans l'ancien scolasticat allemand à Pullach était virtuellement une taverne ! L'hospitalité de Gerry était si généreuse qu'elle incluait le café filtré, les cigarettes et le cognac. Dès son noviciat, lorsque les novices de la seconde année demandaient à ceux de la première année de respecter strictement toutes les 656 règles, Gerry les qualifia de 'fanatiques' jusqu'à sa mort. Gerry défendait l'humanité et le bon sens. Il avait une imagination ardente qu'il utilisait pour ses activités pastorales. Il était également organisé et très attaché aux personnes. Il a été tué en 1978 le jour de la Saint Étienne, à la Mission Kangaire, à 250 km au nord-est de Harare. Il avait été prévenu, mais écrivait dans sa dernière lettre de Noël à sa famille et à ses amis, « Un grand nombre d'entre vous se demandera, « Cela en vaut-il la peine ? Ne vaudrait-il pas mieux abandonner ces personnes à leur propre sort ? Pourquoi tenter d'aider lorsque tout part en flammes de toute manière ? Pourquoi investir de l'argent et le travail d'une vie si les personnes ne sont pas reconnaissantes ? Croyez-moi, si nous partions maintenant, nous serions comme le berger qui quitte son troupeau, car il n'est qu'un mercenaire. » Il resta et fut criblé de balles devant son domicile.

Deux autres allemands, Fr Gregor Richert et Bernhard Lisson, moururent le même après-midi, le 27 juin 1978, à la Mission Magondi, à 200 km à l'ouest de Harare. Le provincial de la province allemande septentrionale, Fr Guenter Gerhartz, se trouvait dans le pays à ce moment et espérait rencontrer Gregor avec qui il avait étudié. Mais, il se retrouva près d'une tombe ouverte et tandis qu'il déplorait la perte de son compagnon, au nom de tous les jésuites et de tous ses amis il pardonna aux tueurs « du plus profond de nos cœurs ».

Tout cela est arrivé lorsque trois hommes armés sont entrés dans la mission un peu après 4 heures de l'après-midi pour demander de l'argent. Déçus par le fait qu'il y en avait si peu dans la maison, ils tirèrent sur Gregor puis lâchèrent une rafale sur Bernhard qui était en train de réparer le camion de la mission.

Gregor avait travaillé à Magondi pendant onze ans. Le développement de la région lui tenait passionnément à cœur et il avait introduit le coton comme culture vivrière pour la population qui d'abord fut sceptique, mais qui l'adopta rapidement. Il travaillait également comme directeur d'école à la fois avant que les écoles de la mission soient transférées au conseil local et après lorsque ce même conseil lui demanda de continuer son activité de directeur.

Bernhard, comme Gregor, avait grandi dans une région de l'Allemagne de l'Est qui fait maintenant partie de la Pologne et était devenu forgeron. C'était un homme puissant. Wolfgang Thamm, sj dit que son aspect physique était 'effrayant'. Il était plus à l'aise avec un marteau qu'avec un stylo, mais il a écrit que lorsqu'il était un jeune garçon, il se demandait « combien de temps le petit garçon Jésus a dû attendre dans l'étable de Bethléem avant d'avoir le droit de sortir ! Puis j'ai compris. Lui et la Sainte Famille avaient besoin d'aide. » Il a rejoint les jésuites en 1931 et il était l'aîné de sept enfants. Bernhard a travaillé dans un grand nombre de nos missions, et il a été le moteur derrière la construction du nouveau St Albert's, à 200 km au nord de Harare. Fr Norbert Gille, sj se souvient du jour où tous les prêtres, frères et collaborateurs de la mission reçurent l'ordre de « soulever les poutres rien qu'avec une longue corde et de la voix retentissante du Fr Lisson qui criait 'Tirez, tirez !' Nous tirâmes. Les murs vibrèrent, le pignon trembla, mais grâce aux compétences de Fr Lisson, nous réussîmes. »

Fr Desmond (Gus) Donovan, de Leeds en Grande-Bretagne, a perdu son père à l'âge de trois ans et Fr Ganley, sj lui permit d'étudier à l'école secondaire dans le Collège jésuite de St Aidan en Afrique du Sud. Ceux qui le connaissaient disaient que c'était un perfectionniste, un peu gendarme sur les bords vis-à-vis de lui-même et des autres, bien qu'il puisse faire preuve d'une extrême gentillesse. Lorsqu'il apprit la langue locale, il notait les inflexions de chaque mot dans ses homélies écrites. La CG32 suscitait sa colère et la nouvelle orientation adoptée par la Société lui donnait du fil à retordre. Il a été tué le 15 janvier 1978, lorsqu'il se rendait à moto dans deux centres pour soigner des malades. Son corps n'a jamais été retrouvé et son cercueil ne contient qu'un peu de terre de l'endroit où l'on suppose qu'il a trouvé la mort.

Fr Martin Thomas a failli être renvoyé du noviciat en raison de sa mauvaise santé. Il avait du mal à faire ses études et personne ne s'attendait à ce qu'il brille particulièrement. Cependant, derrière le bienveillant 'gentilhomme anglais' en Afrique se cachait une détermination d'acier. Je me souviens avoir été surpris par le thé anglais et les sandwiches au concombre servis chaque samedi au cœur de la savane africaine dans la grande cabane à St Michael, qui nous servait de pièce communautaire. Martin voulait conserver ses liens avec son pays. Cela lui permettait de se concentrer sur l'Afrique.

Martin imposait aux personnes des emplois du temps et l'efficacité et traitait tout le monde avec courtoisie. St Michael's était l'une de nos missions les plus pauvres et les étudiants payaient leurs frais de scolarité avec des seaux de maïs. Martin luttait pour fournir de l'eau et éventuellement deux forages riches en eau furent creusés. Comme certains des sept martyrs, Martin semblait avoir eu le pressentiment que sa mort était proche. Lors de son dernier congé dans son pays, il donna à sa sœur, Elizabeth, un recueil de poèmes qui comprenait le *White Horse* (le Cheval blanc), au sujet de la mort de sainte Colombe, en lui disant qu'elle devait toujours le conserver. Il lui montra les vers, 'Il m'aimait, et l'approche de mon départ le chagrine/la mort attend, demain sera ma fin.'

Oscar Wermter, sj, qui était assistant (Socius) du Provincial Henry Wardale à l'époque, a écrit qu'Henry a été profondément choqué par la mort de Gerry Pieper, le dernier des sept à mourir. 'Il était absolument déterminé à ne permettre qu'aucun jésuite ne meure pendant le reste de la guerre. Il n'est pas excessif de dire que pendant toute l'année 1979, la dernière année de la guerre, Fr Wardale ne s'est pas permis pendant une minute de quitter des yeux ses hommes et de se préoccuper de leur sécurité. Il mesurait littéralement jour et nuit la nécessité de laisser ses hommes avec les personnes, en garantissant les soins médicaux et pastoraux minimums, avec la ferme décision de ne pas menacer une autre vie jésuite. C'est peut-être ces soucis qui ont délabré sa santé et qui ont contribué à sa mort précoce. »

Fr Pedro Arrupe a décrit ces sept hommes ainsi : 'ordinaires, obscurs, méconnus... des personnes qui n'ont jamais participé aux controverses nationales générales... Pourquoi le Seigneur les a-t-il choisis ? Je pense que c'était précisément en raison de leur vie évangélique. ... On ne peut mettre en doute la simplicité sincère de leurs vies.'

J'ai commencé ce récit en mentionnant l'ambiguïté de notre attitude jésuite à l'égard de la lutte pour la libération. Le temps passe, tout comme ce sens de malaise en ce qui concerne notre rôle à l'époque. Nos sept frères qui sont morts sont les descendants des onze personnes, en provenance également d'autres nations qui apparurent il y a exactement cent ans en charrette, à la vitesse de 17km par jour. Pendant les onze premières années, ils ne réussirent pas à laisser leurs marques. Mais, lorsque les colons blancs arrivèrent plus tard avec les infrastructures et les communications, les jésuites commencèrent à prospérer. On pourra débattre à l'infini sur la question consistant à savoir s'ils ont été 'exagérément associés au projet colonial'. Ils prirent la décision d'assurer leur ministère auprès des noirs et des blancs. C'était la position évidente

à adopter. Et, cela a produit le malaise mentionné ci-dessus. Mais au bout du compte, il est possible que seuls les plus sensibles parmi nous se préoccupent de telles questions. Ce qui ressort est le magnifique sacrifice de nos hommes qui ont voulu rester dans des endroits dangereux, prêts à tout risquer au nom de l'Évangile. Nous sommes extrêmement fiers d'eux.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Trois grains poses en terre Rwandaise

Jean Baptiste Ganza, sj

Kigali, Rwanda

Ils sont trois jésuites Rwandais, trois vies aux parcours différents. Ils étaient aussi d'âges variés. Chrysologue Mahame (1927-1994) dit le *Patriarche*, Patrick Gahizi (1946-1994) l'ami des réfugiés et des prisonniers, et Innocent Rutagambwa (1948-1994) le silencieux. Ils étaient nés le premier dans le sud du Rwanda, l'autre dans le sud-ouest, et le dernier dans la région du nord-ouest. Ils s'étaient offerts au service de l'évangile au sein de la Compagnie de Jésus. Ils avaient tous servi la cause de la foi et de la justice dans un contexte conflictuel, et par conséquent éprouvant. Patrick avait lui-même connu l'exil au Burundi. La fin de leur parcours terrestre s'est abattue sur eux le 03 avril 1994 au Centre Christus à Kigali. Ils font partie du million de vies emportées par le génocide des Tutsi du Rwanda.

Que s'est-il passé ce matin-là?

Le meurtre de nos trois compagnons est venu comme la culmination d'un processus de tension profonde et des massacres à grande échelle depuis l'invasion du pays par une rébellion des Tutsi venus d'Ouganda. Les turbulences des années 1960 avaient conduit à l'abolition de la monarchie et à l'instauration d'une république Hutu d'où étaient exclus les Tutsi. Il y eut au passage des milliers de Tutsi tués, et des milliers d'autres contraints à l'exil dans les pays avoisinants. Trois décennies durant, les réfugiés Rwandais demandèrent de retourner dans leur pays natal mais le gouvernement de Juvénal Habyarimana s'obstina à dire que le pays était trop peuplé pour les accueillir. Ces réfugiés finirent par se lasser et décidèrent de revenir au Rwanda par la force des armes. Au matin du 1er octobre 1990, ils lancèrent leur attaque à partir de l'Ouganda voisin. Les rangs rebelles étaient constitués des jeunes Tutsi venus de tous les pays voisins au Rwanda. Les hauts gradés quant à eux, étaient des anciens officiers de l'armée ougandaise pour la plupart.

Dès les premières heures de la guerre, le régime Rwandais se pressa de présenter le conflit comme une tentative des Tutsi de restaurer la monarchie et d'exterminer la majorité Hutu. Une forte propagande fut mise en marche pour mobiliser tous les Hutu en vue d'une confrontation ethnique généralisée. La radio nationale et nombre des journaux locaux se mirent à l'œuvre. Tous les Tutsi de l'intérieur du pays étaient considérés comme des complices des rebelles Tutsi à l'attaque. Tous les intellectuels et commerçants Tutsi furent arrêtés et torturés. Certains furent tués. Au nord du Rwanda, un groupe des pasteurs Tutsi appelés *Abagogwe* furent la cible des miliciens Hutu. Ce fut le premier test de génocide, un signal à destination des rebelles Tutsi et à la communauté internationale. Le Président Habyarimana et son régime voulurent signifier à la rébellion que la non-cessation d'attaques allait occasionner l'apocalypse pour les Tutsi de l'intérieur du Rwanda. Peu après le massacre des *Abagogwe*, un autre survint au *Bugesera* à une trentaine de kilomètres de Kigali, la capitale. Des

milliers des Tutsi furent tués par des miliciens Hutu soutenus par l'armée Rwandaise. Ce fut un deuxième test de génocide opérée pour jauger la réaction de la Communauté internationale. Celle-ci resta muette et inactive. Cela stimula les membres du noyau dur du régime de Habyarimana à planifier ce qu'ils appelaient la *Solution finale*. Le Colonel Theoneste Bagosora aujourd'hui détenu au Tribunal International d'Arusha était à la tête des partisans de l'élimination totale des Tutsi.

Entretiens, une médiation avait été engagée par la Tanzanie. A Arusha, le Président Tanzanien, Hassan Mwinyi, et ses pairs de la région avaient essayé de rapprocher les parties en conflit. Des négociations avaient abouti à un accord sur le partage du pouvoir entre la rébellion Tutsi réunie au sein du *Front Patriotique Rwandais* d'une part, et le gouvernement du Général Habyarimana d'autre part. Les Hutu de l'aile extrémiste se sentirent trahis et s'activèrent à préparer le génocide des Tutsi. Pour eux, le partage de pouvoir était inacceptable. Au soir du 6 avril 1994, alors que le Président revenait d'un round de ces mêmes négociations à Arusha, son avion fut fatalement touché par un missile lorsqu'il s'apprêtait à l'atterrissage. Ironiquement, il s'écrasa dans le jardin du palais présidentiel non loin de l'aéroport. L'avion avait aussi à son bord le Président Burundais Cyprien Ntaryamira. Dès l'annonce de leur décès, des barricades furent dressées sur toutes les routes du pays pour empêcher la fuite des Tutsi. La chasse commença dès ce soir-là. Elle alla de maison à maison. Des cadavres s'entassèrent dans les maisons et sur toutes les rues. Durant cette nuit, le bruit des armes et la détonation des grenades, mêlés aux cris des victimes, ne laissaient pas de doutes sur l'ampleur des massacres. L'apocalypse avait commencé. Elle allait durer cent jours et emporter autour d'un million de vies.

Au Centre Christus, la maison de retraite des Pères jésuites, le pire arriva au matin du 7 avril 1994. Selon les témoignages des jésuites Belges qui étaient présents, l'attaque du Centre a été perpétrée par des éléments de la Garde Présidentielle de Habyarimana. Ils étaient venus en véhicule, armés des fusils et de grenades. Ils rassemblèrent 19 personnes présentes au Centre en évitant les expatriés. Ils les enfermèrent dans la chambre 28. Ils en libérèrent deux des captifs qui étaient Hutu. Aux 17 personnes restantes, ils lancèrent des grenades par la fenêtre et tirèrent dans le tas avec leurs fusils. Personne ne survécut à ce carnage. Nos trois compagnons Chrysologue, Patrick, et Innocent faisaient partie des victimes. Avec les autres, ils furent inhumés dans une fosse commune derrière la chambre 28. En 2007, je reçus l'ordre du Supérieur Régional, Augustin Karekezi, pour superviser la construction d'un Mémorial des victimes du Centre Christus. Il fut inauguré le 07 avril de cette année en présence des familles des victimes, des autorités locales, et des amis de la Compagnie de Jésus.

Quel impact sur la mission jésuite au Rwanda?

Le Père Chrysologue Mahame était appelé *Patriarche* à juste titre. Avec les Pères Gahizi et Rutagambwa, le Père Mahame était un pilier de la Compagnie de Jésus au Rwanda. Il va sans dire que la mort de ces trois compagnons était un coup dur pour les jésuites du Rwanda.

Le Père Mahame fut le premier Rwandais à entrer dans la Compagnie de Jésus et la fonda au Rwanda en 1971. C'était un homme de très grande valeur. Dès le début de la guerre en 1990, il se distingua par des efforts pour rapprocher les parties en conflit. Le Président Habyarimana lui confia la délicate mission de persuader les Tutsi de la diaspora de renoncer à la lutte armée pour donner une chance à une solution négociée. Il fut la cible des critiques de tous bords. D'une part, des Hutu extrémistes virent cette initiative d'un mauvais œil. D'autre part, les Tutsi rejetèrent sa proposition et traitèrent le Père Mahame de naïf. Certains allèrent même jusqu'à l'accuser d'être un vendu du régime Habyarimana. Avec un groupe d'amis, il fonda

l'Association des Volontaires pour la Paix qui, bien que fragilisée par la mort de ses fondateurs, existe encore. Sa soif pour la réconciliation et la paix lui avait suscité des ennemis. Lorsque les militaires pénétrèrent dans le Centre Christus en ce matin tragique, c'est lui qu'ils disaient chercher. « Nous cherchons le Père Mahame, » criaient-ils. Celui-ci sortit de sa chambre et alla à la rencontre de ceux qui le cherchaient. Il devait se douter de ce qui allait suivre. Le Père Patrick Gahizi le suivit pour s'enquérir de la situation. Le Père Innocent Rugambwa fut ensuite conduit de sa chambre comme le reste de ceux qui allaient être massacrés. Comme des agneaux qu'on mène à l'abattoir, tout le groupe fut escorté vers la chambre 28. Ils y furent enfermés pour un petit instant. Soudain, il y eut des détonations et des explosions. Ce fut la fin.

L'impact de ces morts sur la Compagnie de Jésus peut être lu sous l'angle sacrificiel. Le Père Mahame et ses deux compagnons, Patrick et Innocent, ont versé leur sang puisqu'ils étaient perçus comme des Tutsi certes, mais surtout comme ouvriers infatigables qui avaient prêché contre la haine, la discrimination, et la violence. Pour nous jésuites Rwandais, leur sang rendra féconde notre mission. On peut dire à juste titre que la Compagnie de Jésus a été définitivement fondée au Rwanda. Nous les percevons comme ces grains mis en terre et qui, morts, produisent beaucoup de fruits. Chrysologue Mahame, Patrick Gahizi, et Innocent Rutagambwa sont trois grains posés dans la terre Rwandaise. Avec la foule des prêtres, des religieux et religieuses, et autres ouvriers apostoliques, ils ont versé leur sang comme témoignage de la présence de notre Eglise auprès de ceux qui souffrent. Ils resteront le signe d'espérance dans cette société qui peine encore à guérir ses blessures.

Le meurtre de nos trois compagnons nous a inspirés de nous impliquer sans réserve dans le processus de réconciliation en cours au Rwanda. A travers les Exercices Spirituels donnés au Centre Christus et ailleurs, nous œuvrons à permettre une guérison intérieure et une nouvelle amitié entre les Tutsi et les Hutu. L'appel à nous réconcilier et à réconcilier nos frères et sœurs occupe une place de choix dans le projet apostolique des jésuites du Rwanda et du Burundi. La Communauté de Vie Chrétienne a aussi servi de terrain pour rapprocher les Hutu et les Tutsi autour de la Parole de Dieu. C'est dans l'humilité et la prière que nous posons de petits pas sur le chemin de la réconciliation et de la paix vraie. Et ce que nous observons autour de nous encourage à poursuivre cet engagement. Puisse le Seigneur nous assister dans cette noble mission au service de son peuple.

Original français



« Un refuge pour les sans-abri »: Le Père Thomas E. Gafney, sj

William Robins, sj

Kathmandu, Région du Nepal

Par un beau dimanche matin, le 14 décembre 1997, j'amorçais ma journée de repos en rangeant ma chambre, heureux de ce temps d'arrêt. J'étais occupé à passer l'aspirateur lorsqu'un membre de ma communauté est entré en trombe dans ma chambre. « L'évêque Anthony vient de téléphoner. Tom a été tué! » J'arrêtai l'aspirateur et je mis mon manteau pour me diriger vers le hangar à bicyclettes; cinq minutes plus tard je me trouvai au bungalow que Tom avait loué, une maisonnette de quatre pièces. Rachan, le garçon de maison s'était présenté au travail à 8 heures comme à l'habitude. Il avait trouvé la porte ouverte et Tom étendu par terre sur son matelas, la gorge tranchée. L'évêque Anthony vivait très près et Rachan l'avait informé en premier. J'ai jeté un regard à travers la pièce vers le corps de Tom et j'ai offert une prière d'absolution, mais je n'ai pas osé contaminer la scène du crime.

La police est arrivée et a commencée son enquête, gardant en détention Rachan et Manoj, le jardinier de Tom. Des amis sont venus aider à transporter le corps à l'hôpital pour une enquête post-mortem; le soir venu, le corps avait été préparé et nous nous sommes retrouvés à l'auditorium de l'école pour la vigile.

Tom (28 novembre 1932-14 décembre 1997) avait grandi à Lakewood en Ohio. Il avait abandonné ses études universitaires en pré-médecine pour entrer au noviciat des jésuites. Cinq ans plus tard, il déménageait en Asie du sud où il a complété ses études de séminariste et où il a été ordonné prêtre en 1965. À ce moment -là, les jésuites administraient deux écoles au Népal. Tom est devenu recteur de l'une d'entre elles et a aidé pour les tâches de counselling, de comptabilité, d'enseignement ainsi qu'à l'infirmerie. En 1970, son souci pour les pauvres l'a conduit à ouvrir le centre de services sociaux St -Xavier. Un groupe de touristes avaient aidé quelques garçons vivant dans la rue et avaient demandé à Tom de continuer à le faire. Tom a ajouté ce ministère à celui qu'il exerçait à l'école. Je suis arrivé au Népal sept ans plus tard et j'ai trouvé que le travail s'était beaucoup développé et il comprenait maintenant une maison pour accueillir une centaine de jeunes sans abri et souvent handicapés. Tom et son personnel offraient des services médicaux aux élèves des écoles gouvernementales et ses travailleurs sociaux visitaient les pauvres dans l'hôpital gouvernemental. Avec l'aide d'un psychiatre, Tom a commencé à offrir des traitements à de jeunes Népalais souffrant d'une addiction aux drogues dures.

Tom cherchait sans cesse de nouvelles manières d'aider ces jeunes hommes souffrants. Il a appuyé la Fédération asiatique des communautés thérapeutiques et a appris que de la simple acupuncture auriculaire pouvait aider à calmer les personnes agitées, surtout durant la phase

de désintoxication. C'est pourquoi il avait très peu recours aux médicaments durant les traitements. Des mois de counselling dans le cadre d'un programme ouvert ont aidé Tom et son personnel à guider lentement ces hommes vers un plus grand respect d'eux-mêmes, grâce à un plus grand contrôle de soi. De simples tâches dans le centre de traitement contribuaient à construire leur sens des responsabilités. Quelques clients se sont enfuis. D'autres ont rechuté et sont souvent revenus pour essayer de nouveau de se désintoxiquer. Tom ne les abandonnait pas. Tom a vite appris comment fonctionnait le commerce de la drogue au Népal. La frontière ouverte indo-népalaise, conjuguée avec une attitude débonnaire de la population, se sont révélés une véritable aubaine pour les vendeurs et les passeurs de drogues. Tom connaissait probablement les personnes impliquées.

Tom était sans crainte. Il a écrit avec force et conviction, en anglais et en népalais, mettant les autorités au défi d'apporter la justice aux pauvres et d'aider les personnes dans le besoin. Son motto pour le centre de services sociaux était: « À la défense des gens sans défense » et « Un refuge pour les sans-abri ». Il a mis au défi les organisations œuvrant en service social de servir les pauvres efficacement et justement; et il apportait une grande aide à plusieurs docteurs et travailleurs sociaux népalais qui se dévouaient au service des pauvres. Toutes ces connections aidaient Tom à référer les personnes au bon service.

Tom a vécu les vingt dernières années de sa vie dans des logements loués, généralement seul, mais il restait toujours proche de la communauté, autant physiquement, spirituellement qu'émotionnellement. Pendant la plus grande partie de ses vingt ans j'ai été son supérieur. Il avait toujours le temps de partager un verre de café noir, fort et sucré avec les visiteurs de la communauté. Il avait une bonne écoute et était toujours prêt, lorsqu'on le lui demandait, à nous partager un conseil clair, direct et judicieux. Il aimait s'arrêter en passant à la résidence jésuite et ne manquait aucune rencontre, aucun repas communautaire ni les temps de prières lors d'occasions spéciales. Il pouvait s'élever avec force contre les injustices mais il ne laissait jamais tomber les gens, qu'ils soient puissants ou de simples jeunes fréquentant son Centre. Son sens de l'humour pouvait souvent alléger les rencontres tendues.

Tom était devenu citoyen népalais et ne s'inquiétait pas d'être renvoyé du pays. C'est pourquoi il ne se gênait pas pour écrire des articles forts et vigoureux et des lettres aux éditeurs concernant les besoins des pauvres du Népal et des personnes malades. Tout le monde n'appréciait pas nécessairement une telle prise de paroles. Que s'est-il véritablement passé cette nuit-là? Tom s'était joint à notre communauté du centre de recherches pour le souper et était parti vers 21:00 pour un court trajet le menant chez lui. Il semble s'être endormi normalement. Il n'y avait aucune trace d'entrée par effraction. L'arme du crime a été laissée dans une armoire parmi des draps pliés. Nous ne pouvons que deviner comment le meurtre s'est déroulé. Tom était un apôtre des pauvres et des personnes marginales et il était prêt à les défendre. Il l'a fait en donnant sa vie.

Ce dimanche soir-là, j'ai été capable de finir de nettoyer et j'ai pu penser à ce qui se présentait devant nous. Le meurtre n'a pas été résolu; cela n'était pas important pour moi, mais ceux que Tom servait ne comprenaient pas. David, un séminariste jésuite, avait travaillé avec Tom et il a pu nous aider à nous organiser. Le supérieur de notre région m'a honoré en me mettant en charge du Centre de services sociaux - certes un grand changement pour le professeur que j'étais, mais qui a apporté son lot de bénédictions! J'ai apprécié travaillé pendant les huit années qui ont suivi, d'abord avec David, puis avec d'autres jésuites ainsi qu'avec un personnel dévoué, pour continuer de bâtir ce que Tom avait commencé. Je suis maintenant passé à autre chose, mais les jésuites népalais continuent de servir les pauvres à travers le Centre, grâce aux bénédictions que Tom nous envoie du ciel.

Original anglais, traduction Christine Gauthier



Le Père A.T. Thomas, sj, 1951-1997

M.K. Jose, sj

Centre de ressources Prerana, Hazaribag, Inde

Le père A.T. Thomas, un courageux jésuite, un être humain empreint de compassion, un militant social n'ayant pas froid aux yeux, un érudit intelligent, un ami des pauvres et des marginaux, un homme possédant une vision et un prêtre engagé au service de la paix et de l'harmonie a été décapité le vendredi 24 octobre 1997. Il avait 46 ans. « Si A.T. (le père A.T. Thomas) n'était pas mort de cette façon, qui comprendrait ? » nous a dit un ami jésuite qui était très proche d'A.T. Thomas. Cette déclaration résume la vie d'A.T. Thomas, difficile et sans compromis, ce n'était pas un lit de roses et elle avait plus que sa part d'épines douloureuses. Il a donné sa vie pour les droits et l'éducation des Dalits.

Le Père A.T. Thomas, militant social

Le Père A.T. Thomas a pris son inspiration et a été influencé par les Évangiles, les enseignements sociaux de l'Église, Vatican II et la Congrégation générale 32, « Une foi qui fait justice » ; cela l'a fait plonger dans le ministère socio-pastoral de la province d'Hazaribag peu après son ordination en 1981. Il a été le premier prêtre de la paroisse de Mandair dans le district de Chatra, à cette époque un village sous-développé et éloigné. Il voyageait à vélo jusqu'aux villages les plus éloignés afin de construire et de répandre un royaume de paix, d'amour, d'égalité et de justice. Il avait un cœur empreint de compassion envers les peuples indigènes opprimés et c'est pourquoi il s'est fait la voix des intouchables du district de Hazaribag, une population réduite au silence.

Citant la Bible, il encourageait les gens, « ne craignez rien, je suis avec vous ». Il est devenu un apôtre des dalits (les intouchables) de Karanpura et de la mission Tarwa Dalit de la province jésuite de Hazaribag. Il les a aidés à lutter contre l'oppression. « La liberté signifie la liberté d'expression, la liberté d'élever la voix contre l'oppression », disait A.T. aux dalits sans voix. Ceux-ci se rappellent avec chaleur ce qu'il leur disait : « brisez cet esclavage, combien de temps encore demeurerez-vous des esclaves, pour combien de temps encore toucherez-vous les pieds des autres. Apprenez à vous tenir debout sur vos propres pieds. Nous nous tiendrons debout ensemble comme un seul peuple et nous ferons face aux difficultés ensemble et nous lutterons pour un meilleur jour. Actuellement vous avez peu de choses à perdre, mais vous aurez un meilleur avenir, une vie nouvelle vous attend. » Il était non seulement un homme aux paroles inspirantes, mais également un homme d'action ; parce qu'il « cherchait et trouvait Dieu dans les pauvres intouchables. Pour lui, le sacrifice signifiait être avec les pauvres, travailler avec les marginaux et partager leurs joies et leurs peines » ainsi « qu'un engagement total envers Yahvé et les *anawim* de Yahvé et ce, jusqu'au don ultime de sa propre vie ».

Le Père A.T. Thomas avait un rêve et une vision pour les dalits qui étaient économiquement sous le seuil de la pauvreté, illettrés, culturellement inférieurs à la culture et à la philosophie déshumanisante de la caste brahmanique dominante qui avait créé la classe des intouchables. Il rêvait d'une société juste où les dalits et les non-dalits vivraient en harmonie ; chaque individu et chaque communauté s'aimant et se respectant mutuellement. Il rêvait que les dalits reprennent le pouvoir sur leur destinée afin qu'ils puissent vivre avec dignité. Pour atteindre cet objectif, il a commencé son œuvre en sensibilisant les intouchables à la réalité de leur existence et à celui de leur assujettissement culturel et socioéconomique. Socialement, ils n'appartenaient pas à l'ordre hiérarchique du système de castes hindoues. Ils existaient à l'extérieur de ce système de castes.

Il a créé un mouvement en mettant sur pied le *Dalit Vikas Samity* (une organisation d'intouchables dalits pour contribuer à leur propre développement). Il a ouvert des écoles uniquement pour les enfants intouchables dans différents villages et une école *Grihini* pour les filles sans éducation. Il a également donné le jour aux groupes d'entraide pour les femmes dans plusieurs villages afin de les aider à devenir autosuffisantes financièrement. Des centres de soins de santé ont été rendus accessibles et des plans d'épargne présentés, des projets générateurs de revenus ont pris naissance pour qu'ils deviennent autosuffisants et augmentent leur confiance en eux-mêmes, afin qu'ils arrivent à vivre avec dignité comme tout être humain. Les dalits ont commencé à affirmer leurs droits et à se battre dans les tribunaux pour récupérer leurs terres spoliées par leurs oppresseurs des castes supérieures. Ils ont aussi commencé à se rendre compte que Dieu avait créé tous les êtres humains égaux et que chaque personne est un enfant de Dieu. A.T. était leur source d'inspiration. Ses actions révolutionnaires et transformatrices ont gagné le cœur des intouchables, tout en soulevant l'ire des classes oppressives dominantes.

L'expérience de l'Exode

Ambajit, un village habité par une classe dominante a réduit les Bhuiyas du village au statut de travailleurs asservis. Le Père A.T. Thomas a travaillé pour les libérer des griffes des Zamindars. Ces premiers efforts pour les libérer se sont heurtés à une opposition hostile des Bhumihars dominants d'Ambajit, de même qu'à la réticence craintive de la communauté Bhuiya. Alors même que la classe dominante le menaçait des pires conséquences, les Bhuiyas murmuraient, comme les Israélites de l'Ancien Testament' « qui nous donnera à manger si nous protestons contre les atrocités des Bhumihars Ce sont eux qui sont la source de notre pain quotidien ». Rien ne pouvait assombrir l'esprit du Père A.T. Thomas. Il leur a promis une terre leur appartenant en propre ; une terre où peut-être ne coulent ni le lait ni le miel, mais une terre de liberté, un abri pour eux-mêmes et une identité qui leur soit propre. Ils ont tenu tête aux menaces des oppresseurs.

Cette lutte comprenait trois volets : il s'agissait d'abord de s'élever contre le démon extérieur, c'est-à-dire la puissance de la classe dominante ; puis de mettre fin aux démons intérieurs de la peur parmi les dalits ; et troisièmement, de trouver une terre promise. Ils reçurent de l'aide pour défricher une partie des terres forestières ; il leur a fait construire des maisons et a réussi à obtenir les documents gouvernementaux officiels pour cette terre promise. Ils ont marché jusqu'à cette terre de liberté. Le Père A.T. Thomas a nommé cette nouvelle terre promise, Azad Nagar, ce qui signifie Terre de liberté.

Litiges fonciers

Le Père A.T.Thomas s'est rendu compte que plusieurs dalits avaient été spoliés de leurs terres de manière frauduleuse par les classes dominantes. Il leur a fait des procès. Les Bhuiyas ont gagné ces litiges fonciers contre la population dominante du village de Belthu. Les Bhuiyas ont non seulement retrouvé leurs terres, mais ont également vu quelques-uns de leurs oppresseurs d'être condamnés à une sentence de trois ans de prison. Cela a été une victoire pour les intouchables. Ces actions intrépides du Père A.T. Thomas au nom de la justice en ont fait une cible pour la vengeance de ceux qui avaient perdu leurs intérêts et qui maintenant voulaient le faire disparaître.

Le mouvement *Naxalite* était à son sommet au milieu des années 1990 dans la vallée Karanpura. Au début, les *Naxalites* appuyaient les dalits, mais peu à peu ils se sont divisés et se sont divisés en factions. Quand le temps d'emprisonnement a pris fin, les personnes de la classe supérieure qui avaient été incarcérées ont réussi à se joindre à l'une de ces factions naxalites. Ils ont graduellement semé la terreur dans la région.

Un chemin de croix

Le Père A.T.Thomas était en route vers le village de Sirka pour une collecte de données qu'il effectuait dans le cadre de sa recherche sur le niveau d'éducation des enfants intouchables. À son arrivée, à l'entrée du village, il a surpris un groupe de 15 hommes armés qui menaçaient un villageois, lequel était ligoté et était à leur merci. Il a senti le danger. En homme de courage et d'audace qu'il était, et surtout avec son grand sens de la justice, il ne pouvait s'empêcher d'intervenir. L'un d'eux a hurlé : « déliez cet homme et attachons celui-ci, car c'est lui l'homme que nous recherchons ». Ils l'ont alors immédiatement ligoté et entraîné au plus profond de la forêt, l'ont torturé, lui infligeant le plus de souffrances possibles. Les hommes armés avaient intimé l'ordre aux villageois de rester à l'intérieur. La communauté bhuiya a obéi en tremblant aux diktats du groupe armé et est restée tapie à l'intérieur.

Le groupe armé a entraîné le Père A.T. à travers la jungle et personne ne savait où il avait été emporté ni ce qu'ils lui réservaient. Ils ont capturé deux jeunes hommes du village et les ont forcés à venir avec eux. En route, il a été sévèrement battu.

Environ une heure plus tard, ils l'ont amené près d'un ruisseau dans la forêt dense ; ils lui ont enlevé ses vêtements de dessus. Les deux jeunes hommes ont alors été renvoyés. De loin, ils pouvaient entendre les cris du Père Thomas. Ses ongles ont été arrachés, ses os ont été rompus et ses pouces ont été coupés. Il avait des marques de brûlures sur tout le corps. Ses cris incessants se sont fait entendre à travers toute la forêt. Il a enduré une incroyable souffrance ! Un véritable calvaire. Il a eu soif et, quand il a demandé à boire, l'un d'eux est allé puiser de l'eau dans le ruisseau. Alors qu'il s'apprêtait à boire, un autre a déchiré le bol fait de feuillage avec le bout de son arme. Il a été décapité sur place avec une dague. Ses tortionnaires sont repartis avec sa tête. Son corps meurtri et sans tête est resté là dans un bain de sang. Lui qui était venu au secours des victimes était lui-même devenu une proie aux mains de ces hommes cruels !

La température a soudainement changé. Le soleil a disparu ; un nuage noir a envahi le ciel, en une demi-heure une forte averse a lavé tout le sang. Le corps sans tête d'A.T. est resté dans la jungle pendant trois jours. La nouvelle de son enlèvement a fait la une des médias locaux et nationaux. Ses amis et compagnons, inquiets, attendaient son retour, se tournant vers le Tout Puissant et priant pour son retour en bonne santé.

Le troisième jour, le 27 octobre, les jésuites d'Hazaribag ont reçu l'information que le Père A.T. Thomas n'était plus. Le lundi 27 octobre, la recherche de son corps a commencé et vers 11 heures du matin, son corps sans tête a été retrouvé. Le fait qu'il avait plu sur son corps prouvait qu'il avait été tué le 24 octobre 1997. Une incertitude, une sombre perspective et une grande interrogation ont envahi la mission dalit du père A.T. Thomas. Son corps était resté exposé trois jours aux éléments. Le fait qu'il n'avait pas été touché par les hyènes et les vautours n'était rien de moins que miraculeux.

Expérience de résurrection des intouchables

Lorsque le Père A.T. Thomas a été capturé, les hommes du village Sirka ont abandonné leurs maisons et ont disparu dans la jungle. Les femmes sont demeurées dans leurs maisons. Les portes ont été fermées. Personne n'a parlé. Un silence de mort causé par la peur a saisi toute la vallée Karanpura. Les personnes ont commencé à retourner vers leurs croyances fatalistes. Ils disaient : « Si le Père A.T. peut être décapité, qui peut être épargné ? » La maison jésuite qui était sa base d'opérations a été fermée et les Pères sont retournés vers leur maison centrale en ville. Les personnes sont devenues « des brebis sans berger ». Mais cela n'a pas duré longtemps. Les jésuites d'Hazaribag ont relevé le défi et repris les opérations en main, ils ont continué la mission. Les Pères Xavier Gya et M.K. Jose se sont portés volontaires pour aller à Karanpura et poursuivre la mission de la Compagnie de Jésus. Avec les années l'ambiance de tristesse et de défaitisme a disparu. La population s'est réveillée de sa torpeur. Il y a eu une expérience d'un retour de la vie. Avec les années qui passaient, la population semble se fortifier et leur foi se renouveler. Ils croient fermement que l'esprit du Père A.T. Thomas est présent parmi eux. Ils sont maintenant plus confiants et courageux. Nous pouvons les voir travailler ensemble pour affronter le problème actuel du déplacement.

Comme toutes les années précédentes, une fois encore la population s'est rassemblée au *Puniya Bhoomi* - la terre sainte où il a été décapité - le 24 octobre 2014, pour une célébration eucharistique. Ils ont célébré la vie nouvelle qu'ils ont trouvée. La mort n'est pas la fin, mais le commencement d'une nouvelle aube. Il régnait une atmosphère calme et sereine au Puniya Bhoomi. En versant son sang, le Père A.T. Thomas a transformé cet endroit terrible en terre sainte. Aujourd'hui, une croix s'élève là où son corps sans tête a été trouvé, afin d'accueillir et de bénir les personnes qui viennent en pèlerinage au Puniya Bhoomi.

Babupara, un village situé dans une large vallée au sud d'Hazaribag, a rassemblé, le 26 octobre dernier, des milliers de personnes venues rendre hommage au Père A.T. Thomas en ce 17^e anniversaire de sa mort. Les dalits, peuple brisé et écrasé, y ont proclamé avec force qu'ils ne sont plus un peuple brisé et qu'ils n'acceptent pas le statut d'une existence sous-humaine. L'objectif principal de leur rencontre était de proclamer qu'ils sont un peuple avec sa dignité et son identité propre. Ils ont rendu hommage à leur chef de file bien-aimé. Les gens ont proclamé que le sang de son martyr n'a pas été versé en vain. Celui-ci portera définitivement des fruits en abondance. Les oppresseurs croyaient qu'en assassinant le Père A.T. Thomas les dalits retourneraient à leurs vies d'avant, menées par la peur. Mais, on leur a prouvé le contraire. Désormais, les dalits sont pleinement éveillés, ils sont remplis du désir de vivre ! Les slogans et leurs échos résonnent comme si l'âme de l'humanité habitait les gorges enflammées des dalits. Le Père A.T. Thomas est éternel ; son esprit est vivant parmi les intouchables *anawim* de Yahvé. Nous avons ressenti en nos cœurs le tressaillement des émotions qui nous rendent conscients du caractère précieux de la vie humaine.

Original anglais, traduction Christine Gauthier



Pour la liberté et deux jésuites dans le *Setembro Negro*

Juzito Rebelo, sj
Timor Oriental

Cela fait 15 ans depuis que le Timor Leste a voté pour son indépendance. Après 24 ans de brutale occupation militaire indonésienne, la moitié de l'île a finalement vu son droit à l'autodétermination respecté à travers le référendum qui a eu lieu le 30 août 1999. Cinq jours plus tard, le 4 septembre, la population timoraise accueillait la nouvelle avec jubilation alors que le résultat du référendum était annoncé. Au milieu de toutes les terreurs, les intimidations et les violences commises par les militaires et les militants pro-indonésiens, une majorité écrasante de la population a voté contre le statut d'autonomie proposé par le gouvernement indonésien. Pour la première fois, le Timor respirait un air libre de toute dictature. Toutefois, la liberté pour le Timor n'a jamais été gratuite, et ce même lorsque la libération était enfin à leur portée. Cette euphorie de la liberté a encore un prix, le *Setembro Negro* (Septembre noir).

Tout juste après que le résultat du référendum ait été annoncé, Dili, la nouvelle capitale du pays, a été une fois de plus couverte de fumée et de sang. Les militaires indonésiens ainsi que les miliciens ont tout saccagé, laissant leur colère et leur frustration prendre le dessus à l'annonce de la nouvelle. On a entendu des coups de feu à travers toute la ville. Les maisons, les véhicules, les hôpitaux et d'autres infrastructures ont été incendiés et réduits en cendres. Plusieurs personnes ont été forcées de se réfugier dans les villes avoisinantes indonésiennes; d'autres ont fui leurs maisons pour chercher refuge dans les églises, les couvents, les montagnes ou outremer; pendant que plusieurs autres luttaient toujours pour libérer d'autres personnes, jusqu'à perdre leur propre vie.

Le Père Tarcisius Dewanto, sj a été l'un de ceux-là. Né à Magelang en Indonésie, le 18 mai 1965, le jeune Dewanto est entré dans la Compagnie de Jésus en 1987. Comme tous les jésuites, il a suivi toutes les étapes de formation, y compris les études philosophiques et théologiques, et il a été ordonné prêtre le 14 juillet 1999. Un mois après son ordination, Romo Anto, comme on aimait l'appeler, a été envoyé au Timor Leste et a été assigné à la paroisse Ave Maria de Suai, une ville côtière à environ 180 km de Dili.

Il ne se doutait pas qu'il compterait parmi les victimes du *Setembro Negro*, le prix ultime de la libération. Au soir du 6 septembre, les militaires indonésiens et les miliciens ont pris d'assaut la paroisse Ave Maria, un sanctuaire pour environ 2000 réfugiés, là où Romo Anto vivait avec deux des prêtres locaux, le Père Hilario Madeira et le Père Francisco Tavares. Armé de machettes, d'épées, de lances, d'armes à feu aussi bien modernes qu'improvisées, ils ont envahi le jardin de l'église et ont commencé à tirer, à transpercer et à massacrer tout le monde tout en se dirigeant vers les appartements des prêtres. En entendant ce massacre, le Père Dewanto est sorti. Nouvellement ordonné, il venait d'arriver à la paroisse depuis un mois

à peine; il a tenté de les persuader d'arrêter d'attaquer les gens, espérant qu'il l'écouterait parce qu'il était un prêtre indonésien. Mais le jeune jésuite a « été battu et blessé mortellement par balle ainsi que les deux autres prêtres. » Jose da Silva qui était présent, se souvient.

Pendant que les jésuites de la région n'avaient toujours pas d'indices pour retrouver le corps de leur jeune compagnon, Setembro Negro, a encore une fois enlevé la vie d'un autre jésuite, le Père Karl Albrecht, sj. Le soir du 11 septembre, un groupe de militaires indonésiens et de miliciens se sont présentés à la résidence jésuite de Taibesi Dili où des centaines de personnes avaient cherché refuge. Ils ont commencé à crier et à tirer en face de la porte principale. Entendant les coups de feu, le Père Albrecht est sorti avec une lampe de poche pointée en direction du bruit. « Siapa? ...ada apa?...mau apa? » (« Qui êtes-vous? Que ce passe-t-il? Que voulez-vous? »), a demandé le prêtre comme le rapporte un journaliste indonésien dans son livre¹. Ils lui ont hurlé d'éteindre la lampe de poche et exigé que les jésuites renvoient les réfugiés hors de la résidence. Mais, parce qu'il était malentendant, le vieil Allemand de 70 ans n'a pas fermé la lampe de poche; soudain, il y eut des coups de feu à répétition; et celui qui avait mis sur pied l'Union de crédit en Indonésie s'est effondré devant la résidence Loyola. Ce directeur de JRS qui avait été occupé à mettre les réfugiés à l'abri, transportant des médicaments, des vêtements, de l'eau et de la nourriture depuis les derniers jours, venait de perdre la liberté de respirer.

Romo Karim Arbie, de son nom indonésien, était né le 19 avril 1929 à Augsburg en Allemagne. En tant que prêtre jésuite, le Père Karl Albrecht avait été envoyé en Indonésie vers la fin de 1958. Pendant quarante ans, Romo Karim a été assigné à différents territoires de mission au centre de Java, où il a initié le mouvement de l'union de crédit. Au début des années 1990, il a déménagé sur cette minuscule moitié d'île, le Timor et il a continué à présenter le mouvement de l'union de crédit sur ce territoire jusqu'à ce que Setembro Negro en fasse une autre victime de la libération.

Ces deux martyrs jésuites reposent dans le jardin arrière de la résidence jésuite à Dili. Le Père Albrecht a été inhumé le lendemain de son assassinat alors que le Père Dewanto ne l'a rejoint que deux mois plus tard après qu'on ait retrouvé et identifié son corps enterré dans une fosse commune avec les deux autres prêtres et 25 autres victimes, le long de la frontière du Timor occidental en Indonésie. Ils ont perdu la liberté de respirer; mais leur martyre demeure un exemple vivant de ce que cela signifie être un jésuite, un homme de liberté, un « homme libre pour les autres. » Ils sont les témoins silencieux de jésuites qui ont librement accepté l'appel du Christ; des jésuites qui sont libres d'aller partout, en tous temps pour le service de l'humanité. Ils nous enseignent que d'être un 'homme libre pour les autres' constitue un engagement pour une vie de service; un engagement qui comporte des risques--un engagement de libérer les autres même lorsque cela signifie perdre sa vie. Mais peu importe les risques, un jésuite choisit toujours d'être libre--libre de servir, libre de toute peur et libre d'aller au delà de sa zone de confort. Maintenant que le Timor Leste a gagné sa liberté et obtenu une reconnaissance internationale en tant qu'état indépendant, depuis le 20 mai 2002, l'histoire du Setembro Negro semble avoir été écrite sur du sable. Ceux qui ont commis ces crimes haineux profitent de leur liberté. Plusieurs sont revenus au Timor et marchent librement sur la terre qu'ils ont trahie, entre les structures qu'ils ont réduites en cendres et parmi la population qu'ils ont voulu faire disparaître de la surface de la terre. Peut-être que les Timorais et leurs dirigeants comprennent très bien que la quête de justice nécessite beaucoup de ressources, de temps et d'énergie. En effet, les violations des droits humains n'ont pas uniquement eu lieu durant le Setembro Negro. Elles ont commencé avant et pendant

¹ CM Rien Kuntari: « Timor Timur Satu Menit Terakhir: Catatan Seorang Wartawan ».

l'invasion militaire indonésienne de 1975. Les criminels ne sont pas seulement les généraux indonésiens et le président Suharto, mais aussi les dirigeants américains et australiens. Est-ce que le tribunal international les traduira tous en justice? Combien de temps cela prendra-t-il? Combien de ressources cela exigera-t-il? Enfin, combien de criminels nazis et de Khmer rouges ont été traduits devant le tribunal international? Quelques uns peut-être, mais est-ce que la justice a ramené les gens à la vie, guéris les blessures, nourris les pauvres, réconforté les veuves et les orphelins de guerre? « L'histoire nous a appris une leçon » comme on dit. Peut-être que le peuple timorais a très bien appris sa leçon. Ils en sont venus très tôt à accepter, et ce avant même qu'ils ne décident de se battre pour la justice, que la liberté n'est pas sans prix. Il y a toujours un prix à payer. Ils savaient que la libération est un long chemin et que celui-ci ne serait jamais libre de toutes entraves. La tragédie du Setembro Negro n'est qu'une conséquence d'avoir choisit le chemin vers la libération. Entre la justice et le pardon, il y a toujours un choix et le peuple timorais a choisi d'enterrer la hache de guerre et de faire de la place à l'amitié et à la paix.

Original anglais
Traduction Christine Gauthier

Liste des jésuites tués violemment

Cette liste comprend les noms des jésuites qui ont violemment été tués depuis 1973. Elle a été établie à partir d'une autre liste qui a été publiée dans le livre de Pedro Arrupe, *Pedro Arrupe, General de la Compañía de Jesús. Nuevas aportaciones a su biografía*, édité par Gianni La Bella, 2007. Si vous trouvez des erreurs ou omissions, veuillez nous les communiquer, afin de les corriger.

1973, 1 décembre : **Frère Alfredo Pérez Lobato** (36 ans), né à Regueras (León, Espagne) le 15 août 1937, entré dans la Compagnie le 19 septembre 1963, Province de León. Maçon, tué par une mitrailleuse à El Guera (Tchad).

1975, 30 septembre : **Père Maurice Meigne** (70 ans), né à Bizerte (Tunée) le 4 janvier 1905, entré dans la Compagnie le 18 janvier 1932, Province du Proche-Orient. Professeur de mathématiques à l'Université, dans un crash d'avion inexplicable avant d'atterrir à l'aéroport de Beyrouth (Liban).

1975, 25 octobre : **Père Louis Dumas** (74 ans), né à Poitiers (Vienne, France) le 2 Août 1901, entré dans la Compagnie le 13 Octobre 1918, Province du Proche-Orient. Tué avec un pistolet à Beyrouth (Liban).

1976, 16 janvier : **Père Michel Allard** (51 ans), né à Brest (France) le 27 janvier 1924, entré dans la Compagnie le 16 novembre 1942, Province du Proche-Orient. Directeur de l'Institut des Lettres Orientales de l'Université Saint-Joseph, mort par coup de mortier dans sa chambre de la communauté à Beyrouth (Liban).

1976, 14 mars : **Père Alban de Jerphanion** (74 ans), né à Lyon (France) le 6 août 1901, entré dans la Compagnie le 23 septembre 1918, Province du Proche-Orient. Professeur, tué par balle à Beyrouth (Liban).

1976, 23 mai : **Frère Nicolas de Glos** (65 ans), né à Cannes (France) le 10 février 1911, entré dans la Compagnie le 27 Juin 1968, Province de France. Inspecteur diocésain des écoles, poignardé à Ndjamena (Tchad).

1976, 12 octobre : **Père Joao Bosco Penido Burnier** (59 ans), né à Juiz de Fora (Brésil) le 11 juin 1917, entré dans la Compagnie le 22 octobre 1936, Province du Brésil Centre. Missionnaire, tué par balle à Goiania (Brésil).

1977, 6 février : **Frère John Conway** (56 ans), né à Tralee (Irlande) le 25 avril 1920, entré dans la Compagnie le 9 octobre 1948, Province Britannia. Chauffeur de camion, tué par balle à Musami (Zimbabwe).

1977, 6 février : **Père Martin Thomas** (44 ans), né à Sidoup (Royaume-Uni) le 25 avril 1932, entré dans la Compagnie le 7 Septembre 1949, Province Britannia. Supérieur de communauté, fusillé à Musami (Zimbabwe).

1977, 6 février : **Père Christopher Shepherd-Smith** (34 ans), né à Geita (Tanzanie) le 28 janvier 1943, entré dans la Compagnie le 7 Septembre 1960, Province Britannia. Sociologue, fusillé à Musami (Zimbabwe).

- 1977, 12 mars : **Père Rutilio Grande García** (48 ans), né à El Paisnal (El Salvador) le 5 juillet 1928, entré dans la Compagnie le 22 Septembre 1945, Province de l'Amérique centrale. Curé de la paroisse, tué par une mitrailleuse à Aguilares (El Salvador).
- 1978, 15 janvier : **Père Desmond Donovan** (50 ans), né à Leeds (Royaume-Uni) le 10 octobre 1927, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1947, Province Colombienne. Professeur, tué par balle à Makumbi (Zimbabwe).
- 1978, 27 juin : **Frère Bernhard Lisson** (68 ans), né à Bowalino (Allemagne) le 21 août 1909, entré dans la Compagnie le 8 octobre 1931, Province du Zimbabwe. Mécanicien, fusillé à Magondi (Zimbabwe).
- 1978, 27 juin : **Père Georg Richert** (48 ans), né à Tannsee (Allemagne) le 10 mai 1930, entré dans la Compagnie le 14 Septembre 1948, Province du sud de l'Allemagne. Curé de la paroisse, fusillé à Magondi (Zimbabwe).
- 1978, 26 décembre : **Père Gerhard Pieper** (38 ans), né à Berlin (Allemagne) le 18 Juin 1940, entré dans la Compagnie le 15 avril 1959, Province du Zimbabwe. Biologiste, fusillé à Kangaire (Zimbabwe).
- 1979, 24 février : **Père Francis Louis Martiseck** (66 ans), né à Export (Pennsylvanie, États-Unis) le 12 novembre 1912, entré dans la Compagnie le 30 mars 1932, Province de Patna. Chapelain, tué par balle à Mokame (Inde).
- 1979, 14 juillet : **Père Bernhard Darke** (53 ans), né à Bournemouth (Royaume-Uni) le 19 juillet 1925, entré dans la Compagnie le 24 juillet 1946, Province Britannia. Photographe, poignardé à Georgetown (Guyana).
- 1980, 7 mars : **Père Mathew Mannaparambil** (41 ans), né à Arakulam (Kerala, Inde) le 14 juin 1938, entré dans la Compagnie le 1^{er} juillet 1960, Province de Patna. Curé de la paroisse, tué par balle à Sasaram (Bihar, Inde).
- 1980, 22 mars : **Père Luis Espinal Camps** (48 ans), né à San Fruitós de Bages (Espagne) le 4 février 1932, entré dans la Compagnie le 14 août 1949, Province bolivienne. Journaliste, torturé, battu à mort et fusillé avec une mitrailleuse à La Paz (Bolivie).
- 1981, 13 avril : **Père Godofredo Alingal** (58 ans), né à Dapitan (Zamboanga, Philippines) le 24 juin 1922, entré dans la Compagnie le 30 mai 1940, Province des Philippines. Curé de la paroisse, tué par balle à Kibawe (Bukidnon, Philippines).
- 1981, 2 août : **Père Carlos Pérez Alonso** (44 ans), né à Briviesca (Burgos, Espagne) le 24 octobre 1936, entré dans la Compagnie le 16 Octobre 1952, Province de Castilla. «Disparu» au Guatemala.
- 1984, 26 février : **P. James Finnegan** (71 ans), né à New York (États-Unis) le 26 novembre 1912, entré dans la Compagnie le 20 juillet 1931, Province du New York. Professeur de philosophie, tué par un obus à Beyrouth (Liban).
- 1985, 14 mars : **Père Nicolas Kluiters** (44 ans), né à Dilft (Pays-Bas) le 25 mai 1940, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1965, Province du Proche-Orient. Curé de la paroisse, enlevé et tué à Nabha (Liban).

- 1985, 30 octobre : **Père João de Deus Gonçalves Kamtedza** (55 ans), né à V. Mouzinho (Tete, Mozambique) le 18 Mars 1930, entré dans la Compagnie le 1 juillet 1951, Province du Portugal. Curé de la paroisse, tué à Chapotera (Tete, Mozambique).
- 1985, 30 octobre : **Père Silvio Alves Moreira** (44 ans), né à Rio Meao (V. da Feira, Portugal) le 16 avril 1941, entré dans la Compagnie le 24 octobre 1957, Province du Portugal. Curé de la paroisse, assassiné à Chapotera (Tete, Mozambique).
- 1987, 6 avril : **Frère Vincente Costa Cañas** (48 ans), né à Alborea (Espagne) le 22 octobre 1939, entré dans la Compagnie le 21 avril 1969, Province du Brésil du nord. Missionnaire, poignardé à mort à Mato Grosso (Brésil).
- 1987, 24 septembre : **Père André Massé** (47 ans), né à en Decazeville (Aveyron, France) le 17 août 1940, entré dans la Compagnie le 18 octobre 1958, Province française. Écrivain, tué par balle à Saida (Liban).
- 1988, 29 mai : **Père Jean de Boisseson** (77 ans), né à Boisseson (France) le 11 juin 1910, entré dans la Compagnie le 11 novembre 1928, Province de Madagascar. Missionnaire, poignardé à Tananarive (Madagascar).
- 1989, 1 juin : **Père Sergio Restrepo Jaramillo** (49 ans), né à Medellin (Colombie) le 19 juillet 1939, entré dans la Compagnie le 12 décembre 1957, Province de la Colombie. Curé de la paroisse, tué par balle à Tierralta (Colombie).
- 1989, 12 novembre : **Père Raymond A. Adams** (54 ans), né à New York (Etats-Unis) le 25 mai 1935, entré dans la Compagnie le 30 Juillet 1953, Province de New York. Professeur, poignardé à Cape Coast (Ghana).
- 1989, 16 novembre : **Père Segundo Montes Mozo** (56 ans), né à Valladolid (Espagne) le 15 mai 1933, entré dans la Compagnie le 21 août 1950, Province de l'Amérique centrale. Supérieur de communauté à l'Université de l'Amérique centrale (UCA), professeur de l'université, tué par balle à San Salvador (El Salvador).
- 1989, 16 novembre : **Père Ignacio Ellacuría Beascochea** (59 ans), né à Portugalete (Biscaye, Espagne) le 9 novembre 1930, entré dans la Compagnie le 14 septembre 1947, Province de l'Amérique centrale. Recteur de l'Université UCA, tué par balle à San Salvador (El Salvador).
- 1989, 16 novembre : **Père Ignacio Martín Baró** (47 ans), né à Valladolid (Espagne) le 7 novembre 1942, entré dans la Compagnie le 28 septembre 1959, Province de l'Amérique centrale. Professeur de l'université, tué par balle à San Salvador (El Salvador).
- 1989, 16 novembre : **Père Juan Ramón Moreno Pardo** (56 ans), né à Villatuerta (Navarre, Espagne) le 29 août 1933, entré dans la Compagnie le 17 septembre 1950, Province de l'Amérique centrale. Professeur de l'université, tué par balle à San Salvador (El Salvador).
- 1989, 16 novembre : **Père Armando López Quintana** (53 ans), né à Cubo de Bureba (Burgos, Espagne) le 6 février 1936, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1952, Province de l'Amérique centrale. Professeur de l'université, tué par balle à San Salvador (El Salvador).

- 1989, 16 novembre : **Père Joaquín López y López** (71 ans) né à Santa Ana (El Salvador) le 16 août 1918, entré dans la Compagnie le 31 Janvier 1938, Province de l'Amérique centrale. Directeur national de « Fe y Alegría », tué par balle à San Salvador (El Salvador).
- 1990, 15 août : **Père Eugene J. Hebert** (66 ans) né à Jennings (Louisiane, États-Unis) le 9 octobre 1923, entré dans la Compagnie le 14 août 1941, Province de Sri Lanka. Professeur et membre du Comité de la Paix de Batticaloa, disparu près de Batticaloa (Sri Lanka), probablement assassiné.
- 1994, 7 avril : **Père Patrick Gahizi** (47 ans), né en Ruanda le 23 octobre 1946, entré dans la Compagnie le 8 décembre 1977, Province de l'Afrique centrale. Délégué provincial et supérieur du scolasticat à Butare, tué par balle au Centre Christus, Kigali (Rwanda).
- 1994, 7 avril : **Père Chrysologue Mahame** (68 ans), né à Kibeho (Rwanda) le 1^{er} janvier 1927, entré dans la Compagnie le 14 septembre 1952, Province de l'Afrique centrale. Ministre au Centre Christus Kigali (Rwanda), où il a été tué par balle.
- 1994, 7 avril : **Père Innocent Rutagambwa** (45 ans), né à Shangi (Rwanda) le 4 mai 1948, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1969, Province de l'Afrique centrale. Professeur à l'école secondaire à Gisenyi, tué par balle au Centre Christus, Kigali (Rwanda).
- 1996, 30 octobre : **Mons. Christophe Munzihirwa Mwene Ngabo** (70 ans), né le 1^{er} janvier 1926, à Kivu (Zaïre), entré dans la Compagnie le 7 septembre 1963, Province de l'Afrique centrale. Archevêque de Bukavu (Zaïre), où il a été tué dans des circonstances inconnues.
- 1997, 24 octobre : **Père Thomas Anchanikal** (46 ans), né le 12 octobre 1951 à Anchar (Kerala, Inde), entré dans la Compagnie le 25 août 1968, Province de Hazaribagh. Coordonnateur de l'Apostolat parmi les « Harijan », enlevé et tué à Hazaribagh (Inde).
- 1997, 14 décembre : **Père Thomas Gafney** (65 ans), né le 28 novembre 1932 à Cleveland (Ohio, États-Unis), entré dans la Compagnie le 1^{ère} septembre 1952, Province de Patna. Directeur du service social pour la Région du Népal, tué à Katmandou (Népal).
- 1999, 8 septembre : **Père Tarcisius Dewanto** (34 ans), né le 18 mai 1965 en Indonésie, entré dans la Compagnie le 7 juillet 1987, Province indonésienne. Assistant au séminaire de Nossa Senhora de Fátima à Dili, Timor Oriental, tué à Suai (Timor oriental).
- 1999, 11 septembre: **Père Kart Albrecht** (70 ans), né le 19 avril 1929, à Altusried bei Kempten (Allemagne), entré dans la Compagnie le 14 septembre 1949, Province indonésienne. Directeur du Service jésuite des Réfugiés pour la région du Timor oriental, tué à Dili (Timor oriental)
- 1996, 17 octobre : **Sch. Richard M. Fernando** (26 ans), né à Quezón City (Philippines) le 27 Février 1970, entré dans la Compagnie le 30 mai 1990, Province des Philippines. Tué par l'explosion d'une grenade à l'école de Banteay Prieb (Cambodge).
- 2000, 12 juillet : **Père Remis Kerketta** (46 ans), né à Bamhandih, Kuda (Inde) le 28 juin 1953, entré dans la Compagnie le 20 novembre 1974, province de Ranchi. Supérieur et curé de la paroisse, tué sur la route entre Bundu et Ranchi, dans l'état de Jharkhand (état de Bihar jusqu'en novembre 2000, India).

- 2001, 21 juin : **Père Martin J. Royackers** (41anni), né à Strathroy (Ontario, Canada) le 14 novembre 1959, entré dans la Compagnie le 26 août 1978, Province du Canada Supérieur. Supérieur et curé de la paroisse, tué à Annatto Bay (Jamaïque).
- 2001, 28 août : **Père Emil Jouret** (83 ans), né à Lessines (Belgique) le 28 mai 1918, entré dans la Compagnie le 23 septembre 1936, Province de l'Afrique centrale. Trésorier à l'institut technique professionnel à Kikwit, où il a été poignardé (République Démocratique du Congo).
- 2005, 7 mai : **Père René De Haes** (71 ans), né à Heist-op-dì Berg (Belgique) le 9 septembre 1933, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1952, Province de l'Afrique centrale. Recteur de l'Université St Pierre Canisius à Kimwaza, tué par balle à Kinshasa (République Démocratique du Congo).
- 2006, 4 janvier : **Père Elie Koma** (59 ans), né à Kigarama (Burundi) le 3 octobre 1946, entré dans la Compagnie le 6 Octobre 1967, Région de Rwanda-Burundi. Recteur de l'église de la Compagnie à Kamage (Burundi), tué par balle à Kanyosa (Burundi).
- 2006, 6 novembre: **Père Waldyr dos Santos** (69 ans), né à Nova Friburgo (Rio de Janeiro, Brésil) le 1 avril 1937, entré dans la Compagnie le 23 février 1960, Province du Brésil Centre. Missionner en Mozambique, tué dans sa communauté à Fonte Boa (Mozambique).
- 2008, 25 octobre : **Père Víctor Betancourt Ruiz** (42 ans), né à Guayaquil (Equateur) le 7 juillet 1966, entré dans la Compagnie le 14 septembre 1984, Région de la Russie. Professeur de théologie à l'Institute Saint Thomas de Moscou (Rusia), tué dans sa communauté à Moscou (Russie).
- 2008, 27 octobre : **Père Otto Messmer** (47 ans), né à Karaganda (Kazakhstan) le 14 juillet 1961, entré dans la Compagnie le 1 septembre 1982. Supérieur Regional de la Région de la Russie, tué dans sa communauté à Moscou (Russie).
- 2014, 7 avril : **Père Frans van der Lugt** (75 años), né à 's-Gravenhage (Pays-Bas) le 10 avril 1938, entré dans la Compagnie le 7 septembre 1959, Province du Proche-Orient, ministères en Syrie, tué par balle à Homs (Syrie).

Secrétariat pour la Justice Sociale et l'Écologie

Borgo Santo Spirito, 4

00193 Roma

+39 06689 77380 (fax)

sjes@sjcuria.org